

MÉLANINE

DU MÊME AUTEUR

Narcopolis, L'Olivier, 2013.

JEET THAYIL

MÉLANINE

Traduit de l'anglais (Inde)
par Bernard Turle

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
The Book of Chocolate Saints
© Jeet Thayil, 2017

International rights management : Susanna Lea Associates

Et pour la traduction française :
© Libella, 2020
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-03214-5

À la mémoire de Dom Moraes
(1938-2004)

Sommaire

Prologue.....	13
Livre I À ceux à qui il a été beaucoup donné.....	15
Livre II Aventures en supposé parti pris.....	83
Livre III À quoi sert un poème qui ne peut brandir un fusil ?	197
Livre IV X, 66.....	295
Livre V Je ne vois la beauté que si je la peins nue.....	403
Livre VI Étranger aux compétences extraordinaires	465
Livre VII Le Registre des saints martyrs cacao.....	519
Épilogue.....	555

« Quelle est la marque qui distingue le bien du mal dans les œuvres comme chez les hommes ? Rien d'autre que : la sainteté. »

ERIC GILL

Prologue

Louangez le monde brisé car il disparaîtra en un jour et en un jour sera remplacé par le néant. Tel était le message de Bombay à la saison des pluies. Un camion de pompiers fusait non loin, suivi par des jeeps de la police, reflets des gyrophares clignotant sur les vitrines de Electric House. Dans le silence qui suivit, une calèche se dirigea avec fracas vers le front de mer, un bus passa par là, dont le contrôleur souffla dans son sifflet. Sous les arcades de Colaba Causeway, les boutiques fermaient leur volet pour la nuit et les dormeurs des rues préparaient leur couche de fortune. Les lampadaires dispensaient une lumière mate et dorée entre les arbres rachitiques cerclés de leur jupe en fer cabossée. Puis la pluie revint, tombant comme des galets sur la toiture en tôle ondulée de la véranda. Dans l'appartement, la tirade ininterrompue d'une voix de femme se hissa à son habituel registre strident et anxieux : son épouse hurlait après les voisins comme elle le faisait la plupart des soirs ; cette fois, cependant, Newton Francis Xavier n'entendit pas sa voix mais celle de sa mère, et il eut la chair de poule.

Près de la bibliothèque, il trouva son carnet de croquis et exécuta en quelques traits un dessin d'une jeune femme dans une chambre d'hôtel en désordre. Il travailla à la va-vite, de mémoire, avec un marqueur japonais à pointe fine 0.1, tout en écoutant le timbre de son épouse, la fameuse voix de Lula perfectionnée dans une école chic en Suisse mais abîmée ensuite par la cigarette, l'alcool et les jurons en hindi. Il était prêt à cacher l'esquisse à tout moment s'il l'entendait débouler de la pièce voisine, mais elle ne vint pas. Le laïus continua. Quand il eut fini, il rangea le carnet au fond d'une étagère bien achalandée en biographies et livres d'histoire, des rangées de livres dans lesquelles il savait que son épouse n'irait pas fouiller. Son carnet comportait cinquante pages de croquis de la même jeune femme dans différentes pièces, humeurs et poses parfois suggestives, parfois pudiques.

Plus tard dans la soirée, lorsque son épouse dormirait, il déplacerait le carnet au tiroir de sa table de chevet, dans lequel, au milieu des modes d'emploi et des garanties, étaient rangées les factures. Ce n'étaient que des esquisses préliminaires pour un tableau sur lequel il travaillait ; elles n'étaient donc pas indispensables. Dans un ou deux jours, lorsqu'il serait parti, cherchant les factures d'eau et d'électricité, elle ouvrirait le tiroir. Tombant sur le carnet et les croquis, elle comprendrait : après dix-huit ans de mariage, après avoir menacé cent fois de le faire, il l'aurait enfin quittée.

Tôt le lendemain matin, il prendrait sa douche, s'habillerait, et Kuthalingam porterait sa valise et sa machine à écrire jusqu'au taxi. Il abandonnerait sa bibliothèque constituée au fil des décennies et les tableaux que ses amis peintres lui avaient offerts. Il laisserait sur l'étagère de la chambre ses recueils, ses anthologies, les magazines et revues artistiques dans lesquels avaient paru ses textes. Il renoncerait à la plupart de ses vêtements et souliers, à son étagère de sculptures en bronze et à sa collection d'icônes russes peintes sur bois. Avant que son épouse n'émerge de son sommeil, il partirait. Il ne l'embrasserait point et éviterait des adieux qui ne pourraient que déclencher une scène. Il refermerait la porte, prendrait l'ascenseur, descendrait les deux étages jusqu'au niveau de la rue, pour la dernière fois, il donnerait un pourboire à Kuthalingam et il monterait dans le taxi qui lui ferait parcourir le premier tronçon de sa fuite loin de Bombay. Son vol atterrirait dans l'après-midi à l'aéroport de Delhi, où l'attendrait la jeune femme des croquis. Ils se rendraient au centre-ville en voiture et prendraient une chambre dans un hôtel hors de prix au passé et au nom cyniquement coloniaux. Pendant quelques jours, ils parleraient de leur avenir immédiat comme ils le faisaient régulièrement depuis un an. Il lui demanderait une nouvelle fois de l'accompagner à New York où il a un appartement et jouit d'une grande réputation. Elle accepterait.

Mais tout cela est encore à venir. Pour l'heure, il a la soirée du dimanche devant lui. Tandis que, dans la pièce d'à côté, la voix se tait, il retourne à la fenêtre et à la pluie fade qui déferle sur la chaussée déserte ; et, parce que le nom de la jeune femme est un talisman qui lui permettra de passer la nuit, il le prononce tout doucement, une fois, deux fois.

Goody Lol. Goody LOL.

Livre I

À ceux à qui il a été beaucoup donné

SAINTE MAMAN

la Solitaire ; lançait des objets de notre étage,
ses oiseaux sans ailes ; ne pouvait tolérer les gens,
humait systématiquement en eux le manquement ;
mais savait les couteaux & tous les bruyants présages ;

ses os de volatile ficelés en oiseau sans tête,
emmenée par les docteurs, résistante aux remous ;
elle maintenait à distance les charmes de son époux ;
la sainte femme prêchait Jeanne d'Arc la sainte ;

âme in extremis, elle était chasseuse de démons
ou bien folle, tout bonnement ; cette faiseuse d'un fils
dément, dont elle rabrouait en hurlant la compagnie
de martyrs cacao, s'affama en quête de frissons ;

doctoresse inapte à être son propre apôtre ;
elle décéda, cette pauvre memsahib, endettée,
pendant une coupure d'électricité en été ;
c'était ma mère, la fille qui rêvait d'être une autre.

Extrait du *Registre des saints martyrs cacao* :
Poèmes (n.p.)

Paulita Ribeiro, voisine, entretien avec Dismas Bambai, Forgottem, Goa, février 2005

Jusqu'au jour où elle lui courut après, couteau à pain à la main, nous avons pensé que sa mère était une femme comme les autres.

Nous la surnommions Fossoyeuse parce qu'elle était toujours froide et rigide. C'est mon mari qui lui avait trouvé ce surnom ; en réalité, elle s'appelait Beryl. Elle se prenait pour mieux que nous, piètres *camponês*, car elle descendait d'une ancienne lignée de médecins. Elle prétendait que sa mère, ou bien sa grand-mère, peut-être, avait été la première femme médecin du pays. Nous n'avons su qu'elle était folle que beaucoup plus tard. La première fois que j'ai eu des doutes... sur sa santé mentale, je veux dire, c'est quand elle a voulu gaver sa pauvre vieille cuisinière, le jour où elle lui a fourré un tube dans la bouche pour lui faire ingurgiter un mélange de miel et de moutarde. Elle a agi discrètement pour que le voisinage, à savoir moi, n'entende rien. Mais la cuisinière l'a raconté à toute la campagne. Elle disait que Fossoyeuse passait dans les pièces l'une après l'autre pour y casser ou jeter par la fenêtre tout ce qui pouvait l'être. Elle disait aussi que les serviteurs devaient s'enfermer dans la cuisine. La nouvelle a fait le tour du village, et personne n'a plus voulu travailler chez Fossoyeuse la folle, vous pouvez me croire.

Votre karma finit toujours par vous planter ses crocs dans les fesses, pas vrai ? Ces hindous y voient juste, quelquefois.

Au début, nous n'étions pas amies. Je suppose que nous le sommes devenues à notre insu, par accident, pourrait-on dire. Elle m'appelait quand elle avait besoin d'aide dans sa maisonnée, pour trouver des domestiques, un bon boucher ou quelqu'un qui pourrait lui procurer de l'alcool. Une fois, elle a eu des rats dans son avant-toit. Je l'ai dit à mon fils cadet et il est monté là-haut, armé d'un bâton. Les vieilles maisons de Goa sont comme les vieilles personnes, elles

ont constamment besoin de soins. Parfois, elle venait simplement contempler mon plancher, assise là à réciter son chapelet, avec son expression d'il y a longtemps et de très loin. Ou pleurer sans raison, des larmes intarissables, un plein réservoir de larmes, et pas un mot pour en expliquer la cause.

Sa citronnade, elle ne la sucrat pas, elle la salait. Assise sur le banc à la table de la cuisine, elle sirotait sa boisson salée. Elle avait les yeux couleur cacao, et au cou une tache de vin qui me faisait toujours penser à l'Australie, et parfois à l'Amérique ou peut-être à la mer Noire.

Une fois, je lui ai demandé :

– Ber, crois-tu que les Indiens aient ce qu'il faut pour gouverner ce pays ? Au moins, les Anglais connaissaient leur affaire. Ils étaient capables de nous administrer. Il n'y a qu'à voir tout ce qu'ils nous ont apporté.

Comme elle était portugaise, je savais qu'il était sûr de parler de cette façon. Si elle avait été indienne de souche, je ne m'y serais pas risquée.

– Que nous ont-ils apporté, Paulita ? Mon mari affirme que, pendant deux siècles, ils n'ont fait que nous piller.

– Ça, c'est quand il est en mode rédacteur en chef. Il lui arrive de dire du bien d'eux, non ?

– Je n'en suis pas sûre. Quand nous avons des invités, il est charmant, la conversation est animée... Mais, le reste du temps, c'est une vraie tombe. Tel père, tel fils.

Pendant un moment, elle ne décocha plus un mot puis elle demanda encore :

– Qu'est-ce qu'ils nous ont donné, Paulita ? Les Anglais ?

– Tant de choses. Les routes goudronnées, notre système juridique, l'architecture victorienne, la machine à vapeur, la montre, la langue que nous parlons.

– Frank prétend que ce sont des dons à double tranchant. Il dit que la question que nous devrions nous poser, c'est : Que nous ont-ils pris ?

– Mais toi-même, qu'en penses-tu, Ber ?

– Ils nous ont tout pris comme Frank m'a tout pris.

– Ber, nous sommes en pleine guerre d'indépendance. C'est aussi *ta* guerre. Tu as le droit d'avoir ton opinion personnelle.

Si elle en avait une, elle la garda pour elle. Certains êtres sont secrets de naissance. Même quand elle perdait la boule, elle le faisait en toute discrétion. Par exemple, quand elle a puni la cuisinière, elle n'a pas

crié. Elle a grondé cette pauvre vieille à voix basse et l'a maintenue en place de ses mains de médecin. Les cris sont venus plus tard dans sa vie mais, quand ils ont commencé, ils n'ont plus jamais cessé. Elle hurlait pendant des heures, toujours sur la même note aiguë, maîtrisée mais dingue. Elle criait après son fils, après la femme de ménage, et même quand elle était seule. Elle se postait à la fenêtre et hurlait. Un jour, elle s'en est prise à moi, elle m'a crié dessus depuis sa fenêtre. Sur moi, vraiment ! Le seul après qui elle ne criait pas, c'était son mari, Frank le Grand. Il y avait les jours où elle criait, et ceux où elle cassait des objets. Une fois, je l'ai vue en pleine action à la fenêtre du dernier étage : elle a jeté des vêtements, des souliers, un vase en cristal de Bohême, des photos dans des cadres, de la belle porcelaine. Je suis restée à ma fenêtre. J'ai vu tous ces objets s'écraser sur la pelouse et se briser en mille morceaux. Dans ces moments-là, elle ne criait pas. Quand elle cassait, c'était en silence.

Ce qu'elle a fait à la cuisinière, c'était horrible mais ce qu'elle a fait à son fils était bien pire, croyez-moi. J'aurais sans doute dû intervenir ou, au moins, dire quelque chose, mais *quoi* ?

Que se passe-t-il quand une mère devient folle ? J'y ai beaucoup pensé à cause de Fossoyeuse et de ce pauvre Newton. Un enfant unique qui grandit réfléchit et, à ses yeux, ses parents sont l'alpha et l'oméga. C'est ce que ça veut dire, être adulte : on réfléchit. Ce que l'enfant sait de la réalité, il le tient d'eux. Mais si l'un des parents est dingue ? Et pas son père, qui est absent la plupart du temps, mais la mère qui lui a donné la vie, l'a nourri, qui ne sourit jamais et ne rit jamais de bon cœur, qui reste toujours sur ses gardes parce qu'elle n'a confiance en personne, pas même en son propre fils. Quelles conséquences cela a-t-il sur le garçon ?

Frère Joseph Pereira, ancien directeur de l'École supérieure Saint-Jean-de-Britto, entretien avec Dismas Bambai, Mapusa, Goa, février 2005

Si j'en crois mon expérience, ce sont toujours les plus brillants qu'on doit suivre de près. Ce sont eux qui posent le plus de problèmes. Or, comme vous devez le savoir, mon expérience est considérable. Incroyablement vaste. J'ai pris ma retraite de directeur après avoir occupé ce poste pendant un demi-siècle. J'étais là au temps de la Partition, de l'Indépendance et des années abominables qui ont suivi, j'étais là sous l'état d'urgence d'Indira Gandhi, qui, à mes yeux, était une mesure courageuse et nécessaire, et j'étais encore là pendant les années de libéralisation régulée introduite par son fils. Cinquante ans d'expérience ! Alors, je crois pouvoir affirmer qu'en matière de jeunes élèves, mon jugement est tout bonnement infaillible.

Il était boursier, arrivé directement du village de Forgottem. Nous avons publié plusieurs de ses poèmes dans le magazine de l'école. Il les appelait des « sonnets à seize vers », d'étranges inventions formelles, peuplées de magiciens, de damoiselles et d'épées. En d'autres termes, le type de poésies anglaises que les Anglais eux-mêmes ne composaient plus depuis des lustres. J'ai tenté de lui faire comprendre que l'Inde était un sujet tout aussi digne, que nos oiseaux, le corbeau, par exemple, le milan, ou le volatile le plus triste du monde, le coucou koël, symbole de la mousson et de la mélancolie, que tous ces oiseaux étaient aussi dignes d'être célébrés en poésie que le rouge-gorge ou la colombe. Peine perdue. Il ne jurait que par la littérature anglaise. Il était incapable de m'entendre, du moins en ce temps-là. Des années plus tard, il s'est rattrapé. J'ai trouvé sa poésie bien plus intéressante après son rejet de tout ce fatras anglais, quand il s'est tourné vers l'Inde comme source de ses tourments et de ses thèmes. Il a trouvé ici un second souffle. Je dirais même que cela l'a ramené à la vie.

Quand, enfant, il a débarqué dans notre établissement, il avait neuf ou dix ans, et c'était déjà un garçon grave. Je ne pense pas l'avoir jamais entendu rire ou sourire de façon spontanée. Sa présence était à la fois fantomatique et photogénique, comme s'il souriait à une caméra cachée dans un coin : on aurait dit qu'il se préparait déjà à son avenir. L'unique présage de sa future carrière prit la forme d'un poème sur sa mère, *Sainte Maman*, qui se trouva être son dernier à paraître dans *The Brittoan*. Je fus satisfait de voir qu'il s'était débarrassé des lutins, des crécerelles et des références gratuites à Merlin. Savez-vous qu'un coucou koël fait son apparition dans l'un de ses plus récents poèmes ? On devrait me rendre un tant soit peu crédit pour cette nouvelle et significative évolution.

Beryl Xavier, mère, entretien avec Dismas Bambai, Institut psychiatrique de Bangalore, Bangalore, juin 1998

Je me souviens de tout. Vous pouvez me croire, c'est une affreuse maladie. Le long terme s'impose à vous, que ça vous plaise ou non. On voit l'avenir comme l'avvers d'une pièce et le passé comme le revers, une pièce dont les deux faces sont pile, ou face, d'ailleurs, aucune importance : passé et avenir, c'est pareil ! Les deux sont séparées par la tranche, qui les maintient ensemble : la tranche étroite du présent. Par exemple, vous me voyez ici et maintenant, une femme dont les beaux jours sont loin derrière elle, enfermée dans une institution à la réputation douteuse dans le sud non profond de l'Inde, mais je suis en même temps une jeune femme médecin, mère et épouse à Bombay puis Delhi. Ma connaissance et mon expérience sont d'un seul tenant. Vous me comprenez ? Bien. Il est tellement soulageant de s'entretenir avec des gens de son niveau. Il y en a ici, Seigneur ! dont j'ignore quel cursus ils ont suivi. A-t-on même jamais vérifié leurs compétences ? Ce mystère est voulu par le Seigneur dans Son infinie sagesse. Même la Sainte Vierge aurait du mal à ne pas perdre patience ! Dans mon hôpital, ils auraient été renvoyés pour incompétence, peut-être même poursuivis pour faute professionnelle. Ici, les choses sont un tantinet différentes, comme vous le verrez. Ah, ce personnel ! Les garçons sont comme des bêtes insuffisamment dressées et les filles, mon Dieu, ces filles ! Laissez-moi vous apprendre quelque chose sur ce supposé institut spécialisé. Toutes les filles sans exception ne jurent que par « Audrey ». Elles se pâment : *Je suis tellement Audrey !* Elles peuvent dire ce qu'elles veulent d'Audrey, on s'en fiche. Mais dès que l'une d'elles s'exclame : *Je suis tellement Holly !*, je réponds du tac au tac : Ah, non, absolument pas ! Elles aiment le personnage de Holly parce qu'elles aiment Audrey. Saviez-vous que, dans le film, Holly est une prostituée ?

À mon arrivée, ils appelaient cet endroit un « asile d'aliénés ». Je trouvais que ce nom convenait à un lieu où on offre aux cinglés un asile, un refuge susceptible de les protéger du monde. Je ne trouvais rien à y redire. Pas plus les autres dingos. Depuis, ils ont modifié le nom en « institut psychiatrique ». À l'époque, il n'y avait pas de barreaux aux fenêtres et les portes étaient toujours ouvertes. L'allée était un chemin de terre. On avait le droit de sortir du bâtiment, de prendre le chemin de terre et de passer la grille si ça nous chantait. Moi, je n'en avais pas envie. J'aimais le Dr Feroze ; il venait me voir le mardi et le vendredi. Il me prêtait des romans policiers. C'est ce que j'aime lire : les romans noirs. Et plus c'est sanglant, plus ça me plaît. Le Dr Feroze les aimait aussi. Parfois, il me prêtait un livre que j'avais déjà lu ; je me rappelais certains passages, mais jamais la résolution de l'énigme. Je crois que c'est l'un de mes talents. Je peux tout me rappeler, et oublier uniquement certaines choses, mais seulement si je m'applique. Surtout pour ce qui est d'oublier ! Par exemple, j'avais emprunté au Dr Feroze *Le Cœur et la Raison*, l'un des premiers romans de Dorothy Sayers que j'aie lus. C'est celui qui m'a donné envie de lire tout ce qu'elle a écrit, y compris sa poésie. Or je n'aime pas la poésie, je peux vous le dire. J'ai bien vu comment elle a détruit mon fils. Quoi qu'il en soit, j'avais relu *Le Cœur et la Raison*, et je m'étais forcée à oublier les détails de la trame. Ne pas se rappeler est un art que je maîtrise parfaitement. Parfois, le Dr Feroze et moi discussions des livres qu'il me prêtait. Un jour, il m'a demandé : Qu'est-ce que vous en pensez, Beryl ? Qu'est-ce que vous pensez de ce livre, *Le Cœur et la Raison*, est-ce un bon livre ? J'ai répondu : Il est mieux que bien, Dr Feroze. En fait, je crois que c'est sans doute le premier roman policier féministe qu'on ait jamais écrit. Il m'a lancé un regard outré et j'ai eu peur. J'ai cru que je m'étais dévoilée à un ennemi mortel qui se servirait de cette information pour me tuer. Mais, au lieu de me tuer, il a dit : Je comprends pourquoi vous en êtes venue à cette conclusion, Beryl, et je pense que vous avez entièrement raison.

Quand il m'a annoncé qu'il partait, j'ai écrit mon adresse sur un morceau de papier. Il la connaissait, mon adresse, bien sûr. Ce n'est pas la raison pour laquelle je la lui ai donnée. C'était une façon de lui demander de m'écrire s'il en avait envie. Il ne l'a jamais fait. Les psychiatres n'ont pas le droit d'écrire à leurs patients. Vous le saviez ? C'est malheureux, ne trouvez-vous pas ?

Paulita Ribeiro, voisine, entretien avec Dismas Bambai, Forgottem, Goa, février 2005

Elle était en minorité. Son mari était écrivain et son fils aussi. Deux écrivains contre un médecin, vous voyez ce que je veux dire ? Ils l'ont exclue. Forcément : si on traite une femme en étrangère, elle se comportera bientôt comme une étrangère. Ils discutaient d'un écrivain ou d'un peintre, d'un artiste de Delhi qui avait des centaines de maîtresses et dont les liaisons étaient connues mais seulement de gens comme eux. Eh bien, ils la tenaient à l'écart. Elle lisait des tas de romans policiers, la seule chose qu'elle et son fils avaient en commun, en plus de Dieu. Ses deux hommes abordaient sans cesse des sujets dont elle ignorait tout. En tant que femme, je comprenais sa situation. Les femmes savent ce que cela signifie, de se taire. Nous savons ce que c'est, d'être gommées, annulées, de ne pas exister.

Peu avant d'être internée, elle m'a demandé de l'accompagner à Fontainhas, dans le vieux Panjim. Il y avait là-bas une sorte de salle d'exposition dans une église où elle aimait se rendre, mais pas seule. C'était la bonne saison pour s'y rendre en voiture : un temps brouillé, l'une de ces rares journées où l'on n'est pas aveuglé par le soleil. N'empêche, j'ai tout de même mis un foulard et des lunettes. J'aime mettre un foulard et des lunettes quand je vais en voiture quelque part. Nous sommes montées dans sa Premier Padmini, bleu ciel, avec des sièges dont le cuir vous collait à la peau. Dès qu'elle a démarré, j'ai compris mon erreur. Elle conduisait trop vite. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, mais il y a toujours des animaux qui se fourvoient sur les routes de Goa. On ne les voit pas jusqu'au dernier moment, et puis c'est trop tard et on se retrouve dans le fossé.

Elle fonçait donc sur une route où s'égaraiement quelques autocars, camions, vélos et charrettes ; régulièrement, elle se tournait vers moi pour me parler et je voyais ses yeux noirs se concentrer sur un point

par-dessus mon épaule. Ces instants-là étaient les pires. Je lui disais Regardez la route ! mais ça ne faisait aucune différence. D'abord, elle voulut parler de la prière. Elle affirmait qu'elle l'aidait à affronter presque toutes les situations qui se présentaient à elle. Elle prétendait que ça la calmait, de parler avec Dieu quand elle avait l'esprit embrouillé. Je lui répondis qu'elle avait de la chance. Rien ne me calmait, moi, quand j'étais dans tous mes états, pas même Dieu. Ensuite, nous abordâmes le sujet de la mousson à Goa, et le fait qu'il n'est pas facile de s'y habituer, même quand on a toujours habité ici. Elle me demanda comment j'arrivais à faire sécher les draps avec toute cette pluie. Je lui répondis que personne ne réussissait à faire sécher les draps à Goa pendant la mousson : on les donnait à laver à la blanchisserie. Mais regardez donc la route, Ber... Puis, je lui racontai l'histoire de mon neveu, Mario, un merveilleux chanteur qui avait formé son propre groupe de cappella. Alors qu'un soir, il rentrait chez lui en moto, une vache avait traversé la route et il n'avait pas vu la longe. Il avait reçu sa moto sur la tête. Il s'était retrouvé à l'hôpital pendant un an. Il avait oublié comment chanter. Il avait dû tout réapprendre, toutes les notes et comment les relier entre elles.

J'eus beau lui raconter cette histoire, elle ne ralentit pas et, au bout d'un moment, je décidai de lui faire confiance, et advienne que pourra. Puis je m'aperçus de quelque chose, j'eus une illumination, pourrait-on dire. Je reconnus un schéma dans la façon dont elle accélérât dans les bouchons. Je me dis que sa conduite ressemblait à la méditation Zen, à laquelle je m'étais essayée, à une époque. Je me dis : elle conduit dans un état de suspension de l'esprit, et elle réussit à le faire avec un recours minimal au frein et au klaxon. Au lieu de ralentir, elle accélère à l'approche d'un tournant, même s'il y a un bouchon. Puis, Dieu sait comment, elle trouve une percée, lance sa petite auto dans la mêlée, et ressort indemne de l'autre côté.

Le paysage habituel défilait, les arbres bruns poussiéreux, les Goans... Nous dépassions des autocars publics, ce qu'aucune femme au volant ne devrait oser faire. Mais il était vain de le signaler à Fossoyeuse. Perdue dans sa méditation, elle ne dit pas un mot pendant un long moment. Puis, sans crier gare, elle déclara : Je crois qu'il est important que les membres d'une famille s'amuse bien les uns avec les autres. Ne croyez-vous pas, Paulita ? Non, vraiment, non, je ne crois pas, Ber, répondis-je. Les membres de la famille sont plutôt là pour s'épauler les uns les autres. Fossoyeuse hochait vigoureusement la tête. « Paulita, vous ne comprenez rien à rien. Votre mari vous soutient,

que vous ayez tort ou raison. Il est là à votre côté, quoi qu'il arrive. Vous m'entendez, Paulita ? C'est pour ça que vous ne comprenez rien à rien. J'allais rétorquer : Écoutez, Beryl, vous avez peut-être raison ou bien c'est moi, mais, quelle que soit la vérité, ça vous dérangerait de regarder la route ? C'est alors qu'il me passa par la tête une autre idée. Et si les reproches ne faisaient qu'aggraver les choses ? Je ne dis plus rien.

À l'approche de la vieille ville, elle ralentit. Elle n'avait pas le choix, n'est-ce pas ? Les rues sont trop étroites pour une conduite fantaisiste. Après être entrées à Panjim par le vieux pont de Patto sur le Rio de Ourém, nous avons trouvé à nous garer près d'une église. Nous sommes descendues de voiture et nous nous sommes dégoûtées les jambes. Fossoyeuse m'a menée jusqu'à une pièce à l'étage du bâtiment principal. Une fois habituée à la pénombre, j'ai distingué des effigies de saints en bois, à taille humaine, avec des morceaux de papier taché collés sur leurs membres. Une martyre montait la garde près de la porte. Elle portait une cape et saignait de sévères blessures au cou. Une note était épinglée à sa manche : Sainte Catherine TORTURÉE sur la roue & DÉCAPITÉE. Affaissé contre le mur, un martyr au visage allongé tenait dans ses paumes sa tête arrachée. Deux enfants agenouillés par terre tendaient la main vers leurs orbites vides. Au fond de la pièce, François Xavier contemplait l'épave qu'était devenu son corps, orteils et doigts manquant et Dieu sait quoi encore. Dans la main qui lui restait reposait un globe terrestre. Des fidèles approchaient du saint de bois, le touchaient puis s'embrassaient les phalanges. Ils laissaient des petits morceaux de papier réglé sur un oratoire de fortune. Fossoyeuse en déplia un pour me le faire lire :

Dis-moi, Seigneur, comment l'enfant pénitent traversera-t-il ?
Seulement à genoux.

Pourquoi, Seigneur bien-aimé ? Pourquoi doit-il traverser à genoux ?
Parce que, s'il traverse debout, il ne pourra qu'être décapité.

Je n'y ai rien compris mais Fossoyeuse a contemplé longtemps ce bout de papier. J'avais envie de partir. De son côté, toutefois, elle était trop perdue dans ses pensées pour bouger. Je craignais que notre folle excursion ne s'éternise. Je devais rentrer chez moi, retourner à mes occupations. Venez, Ber, certaines d'entre nous travaillent, vous savez. Point de réponse. Elle n'a même pas souri, elle a continué de fixer

un tableau représentant saint François-Xavier allongé sur le dos, une bouteille de whisky entre les deux pieds. Le peintre lui avait fait la peau jaune vif et les yeux d'un rouge lumineux. Pas un gramme de chair inutile. Le visage était le masque d'un être qui a subi les affres de l'Enfer. À côté se trouvait un tableau intitulé *Le Dernier Voyage* : un saint François-Xavier souffreteux tentait d'agripper une Croix qui lui échappait à jamais. Un petit garçon massait ses pieds ; sur la joue d'un moine chinois tenant une bougie à la main coulait une unique larme. Une étiquette sur le tableau précisait : « Jour et nuit, je guette le retour du marchand qui pour 20 *pices* a accepté de me conduire à Canton. »

La pauvre Fossoyeuse elle-même aurait pu passer pour une statue, à l'exception de ses mains, trop mobiles. Que fixait-elle ? J'étais sur le point de la forcer à redescendre sur terre quand elle a demandé : Que pensez-vous que signifie *pices*, Paulita ? Croyez-vous que ce soit une mauvaise orthographe de *pesos* ou de *pièces*. J'ai répondu que je n'en savais rien – et je n'avais jamais rien dit de plus vrai. Je n'en avais pas la moindre idée. Comment aurais-je pu savoir ? Ces tableaux ne ressemblaient à rien de ce que j'avais jamais vu. Je me demandais qui les avait peints et comment l'artiste avait réussi à exposer un tableau dans lequel le saint patron de Goa était représenté sous les traits d'un vagabond alcoolique. Perdue dans ses pensées, Fossoyeuse examina les toiles sous tous les angles. De retour dans la voiture, nous avons gardé le silence. Quand elle a démarré le moteur, je me suis préparée au pire.

Toutefois, le trajet retour fut plus supportable. Elle n'a pas conduit aussi vite. À Candolim, nous nous sommes arrêtées dans un restaurant de bord de route où nous avons commandé du thé et des biscuits. J'ai remonté mes lunettes sur la tête. À cette heure, l'air était doux et il était presque agréable de siroter notre thé comme deux paisibles dames goanes. Nous avons parlé du parti du Congrès, de Jinnah et de son nouvel État musulman, de ce à quoi l'Inde ressemblerait après l'indépendance. J'ai dit que mon mari et moi songions, certes, à aller nous installer au Portugal, mais que, plus probablement, nous resterions à Goa. Et vous, Beryl ? Elle a continué de siroter son thé et dodeliné de la tête. Elle ignorait ce qu'elle allait faire et où elle irait. Elle a dit qu'elle aimait Berlin car il y faisait si mauvais qu'on pouvait rester chez soi sans avoir l'impression de rater quoi que ce soit. Ensuite, elle a parlé des cimetières parisiens, celui du Montparnasse, celui de Montmartre, le Père-Lachaise : apparemment, ils étaient comme

des villes miniatures. Elle a évoqué les arbres de New York et, comme en passant, la saleté et le bruit de Rome, une ville qu'elle trouvait plus accueillante que Genève, dont les rues étaient immaculées. Tous ces endroits, elle les avait visités avec son mari quand ils étaient jeunes mariés et heureux, quand ils n'avaient pas encore eu leur fils. Elle connaissait le nom des rues, des rivières, des gares et elle a même cité le nom de restaurants et d'hôtels où ils avaient séjourné. Une véritable encyclopédie vivante. Beryl, ai-je dit, vous êtes mieux qu'un guide de voyage. J'allais préciser qu'elle avait de la chance d'avoir tant voyagé lorsque je remarquai qu'elle avait les larmes aux yeux. Ce n'est pas grave, ai-je dit. Tout ira bien. Elle a fait non de la tête. Plus jamais les choses n'iraient bien. Elle pleurait comme une madeleine. Alors, elle a sorti de sa poche le bout de papier et l'a lissé sur la table, cette horrible histoire de l'enfant pénitent promis à la décapitation. C'est pour Newton, a-t-elle déclaré à travers ses larmes. Avant, il aimait visiter les églises avec moi. On jouait à un jeu. Quand on voyait un saint brun, pas un saint blanc, non... un saint cacao, or il en existe beaucoup quand on sait où chercher, celui d'entre nous deux qui le voyait le premier pinçait l'autre. Il a oublié notre jeu maintenant qu'il grandit et s'éloigne de sa mère. Elle a continué de lisser cette satanée note tapée à la machine. Je la lui donnerai pour son neuvième anniversaire, a-t-elle expliqué. J'ai observé ses yeux de jais mouillés de larmes, la marque sombre sur son cou et, à cet instant-là, j'ai su qu'il arriverait quelque chose de terrible, et les poils sur mes bras se sont dressés, je ne plaisante pas, les poils se sont hérissés sur mes bras, littéralement.

Frère Joseph Pereira, ancien directeur de l'École supérieure Saint-Jean-de-Britto, entretien avec Dismas Bambai, Mapusa, Goa, février 2005

À l'époque du mouvement pour l'indépendance, Frank Xavier était connu pour ses éditoriaux caustiques. Nous les citons mot pour mot ! Son fils devait avoir dix ans à l'époque, peut-être même moins... neuf... Dix ans après l'annexion de Goa, lui aussi fit des déclarations caustiques à la presse, ce qui lui valut de devenir *persona non grata* dans son propre pays. Sa grand-mère était célèbre, elle avait été la première femme chirurgien du pays. Et sa mère aussi était un médecin renommé. Elle me semblait moins « dérangée » que perdue dans son monde. Nous n'avions aucune idée... pas en ce temps-là. Le garçon était brillant, comme je le disais, parmi les meilleurs à qui il m'a été donné d'enseigner, mais aussi le pire, un agitateur né. Déjà à neuf ans, il mariait son talent à la négativité. Pour moi, c'était un nihiliste en herbe. Je n'ai pas eu d'autre choix que de réagir comme je l'ai fait.

Au début, l'établissement s'appelait École mixte du Sacré-Cœur. Quand il passa aux mains des jésuites, Goa était encore sous domination portugaise. Les jésuites le rebaptisèrent École supérieure Saint-Jean-de-Britto et supprimèrent la mixité. C'était une bonne chose qu'il n'ait pas été mixte quand Xavier le fréquentait, si vous voyez ce que je veux dire. Il aurait imploré d'une façon bien pire. Naturellement, j'ignorais alors que sa mère souffrait de ces problèmes... Je croyais que c'était un petit voyou, un trublion né.

La première semaine, pendant la récréation du matin, le jeune Vic Menezes riait de quelque chose, tout excité parce qu'il parlait à un groupe de garçons plus âgés. Il racontait une histoire ou une blague en désignant Xavier d'un mouvement du menton. Au déjeuner, Xavier coinça Trev Coutinho dans le hall et lui demanda ce que Menezes avait dit :

– Je ne sais pas, répondit Coutinho.

– Tu riais sans savoir pourquoi ?

Le pauvre Coutinho suait à grosses gouttes.

– Dis-le-moi ou je te rosse.

Coutinho était un enfant délicat, un pleurnichard. Quand il était tendu, il retenait son souffle et devenait tout bleu. Xavier l'agrippa par le col et apprit le fin mot de l'histoire : Menezes avait dit que sa mère était aussi tordue qu'une boîte de conserve à trois côtés, comme on disait alors chez les Portugais de Bandra. Elle prenait de grands airs mais, en réalité, ce n'était qu'une clocharde et une parvenue. Xavier fondit sur Menezes, le traita de sale con et lui tapa le crâne contre un mur. En un instant, les amis de Menezes lui tombèrent dessus. Ils le brutalisèrent et je crois qu'il ne s'en serait pas sorti indemne sans mon intervention. Mais le plus étrange dans cette histoire, c'est que Xavier aimait ça. Il les encourageait. Il *voulait* qu'ils le frappent. Vas-y ! disait-il à Menezes. Tu ne peux donc pas faire mieux, un costaud comme toi ? Tu n'es qu'une chochette ? J'ai oublié de préciser que Menezes était en classe supérieure. Il avait deux ans de plus que le jeune Xavier, et il était plus grand et plus costaud.

Le dessin fit son apparition à peu près un mois après, un dessin au trait sur le mur extérieur des cabinets des garçons. Merveilleusement détaillé, une étude anatomique si exacte que je sus instantanément qui en était l'auteur. Il avait le meilleur coup de crayon de l'école. C'était du grand art, ce dessin, bien sûr, mais si explicite qu'il en devenait vulgaire, voire pornographique : une géante rousse, mamelons roux, yeux rouges, le contour d'un phallus noir dans le ventre.

Il ne nia rien. Au contraire, il s'enorgueillit de son œuvre.

– Où t'es-tu procuré les crayons ? demandai-je.

– À l'atelier. J'ai dû me contenter du rouge et du noir parce qu'il n'y avait pas d'autres couleurs.

– Et tu es content de toi ?

– Non, mon père. Je pense que j'ai mis beaucoup trop de rouge. J'aurais dû avoir la main plus légère.

J'aurais volontiers glissé l'affaire sous le tapis. Nous avons passé le mur à la chaux et j'ai oublié l'incident. Mais voici qu'un matin, un nouveau dessin apparut : une femme chapeauté, vêtue d'une robe fluide qui laissait transparaître sa nudité. J'emmenai Xavier sur place et lui demandai s'il en était l'auteur. Il répondit qu'un autre élève l'avait dessiné et qu'il avait tenté de rectifier le résultat. Il me montra quelles lignes étaient de sa main. Il détestait les mauvais dessins, précisa-t-il.

Comment aurais-je pu tolérer son attitude ? Je devais sévir. C'était un camouflet qui mettait sciemment en cause notre autorité et l'affaire n'en resta pas là. Plusieurs membres de la faculté n'hésitèrent pas à exprimer leurs doléances par écrit. Bref, je n'eus d'autre choix que de l'exclure. Je rédigeai une discrète lettre de recommandation et contactai l'un de mes anciens élèves à Saint Mary's, à Bombay. Sans doute devrais-je préciser que la légende du dessin pornographique, c'est moi qui la lui avais apprise, une formule de saint François, selon laquelle le corps est une cellule et l'âme un ermite qui l'habite. Le chenapan avait eu le front d'y accoler la devise de l'école : *Facta non Verba*. Suivie par une seule lettre, qui n'en proclamait pas moins le nom du coupable : X.

Je ne veux pas me vanter, mais je crois être pour quelque chose dans la nature religieuse de son œuvre. Je mérite, je crois, une note de bas de page dans sa biographie. Vous rappelez-vous l'épigramme qui accompagnait son exposition *Jésus cacao* ? Des trente élèves de sa classe à qui j'appris cette sentence, il est le seul qu'elle marqua. Je m'en souviens parfaitement. J'ai toujours eu une mémoire photographique de ces moments au cours desquels je me suis senti inspiré, transporté par la puissance divine, si vous voulez. Les mois d'été à Goa sont un cauchemar pour un maître d'école. Les ventilateurs cliquettent au plafond et rien ne s'agite dans la salle de classe, certainement pas les cerveaux des gamins, en tout cas. Je leur fis part de la citation et observai trente mains se mettre en branle. J'entendis trente stylos grattant le papier et je sus précisément la valeur de ce qu'ils écrivaient. Je regardai leurs doigts en action et, pendant un instant, songeai au menu fretin qui nage dans le sillon d'un gros poisson. J'observai leurs regards et vis d'effrayants yeux sphériques de vairons, vitreux, brouillés par l'eau, dénués de sentiment et d'intelligence.

Quelle était la citation ? Bien, c'est la bonne question. *Apocalypse*, X, 10. Quelle belle symétrie : dix, virgule, dix... « Je pris le petit livre de la main de l'Ange, et l'avalai ; il fut dans ma bouche doux comme du miel mais, quand je l'eus avalé, mes entrailles furent emplies d'amertume. »

C'était un jeu que je jouais contre moi-même. Leur donner une pensée en pâture et voir ce qui se passerait. L'un des vairons mordrait-il à l'hameçon ? Ou continueraient-ils à patauger sans une pensée en tête ? J'espérais le premier et m'attendais au second. Je leur fis part de la citation et précisai que ce n'était pas le seul passage dans la Bible où un prophète ingurgitait les paroles du Seigneur et mentionnait ce

MÉLANINE

goût de miel dans sa bouche, douceur qui hélas ne dure pas. Ce que je souhaitais communiquer aux garçons, c'était l'idée que le succès, ici-bas, est éphémère. Newton fut le seul à m'entendre.

Beryl Xavier, mère, entretien avec Dismas Bambaï, Institut psychiatrique de Bangalore, Bangalore, juin 1998

Il n'écoutait pas. Plus il grandissait, moins il entendait. Je tenais en ma possession des informations qui auraient pu élever sa vie au niveau de la bienheureuse lumière, si seulement il m'avait écoutée. Je dus employer les grands moyens. Que pouvais-je faire d'autre ? Je suis mère et j'ai fait ce que toutes les mères doivent faire, j'ai imploré la Vierge. J'ai passé des journées entières dans ma chambre, priant la Sainte Mère à genoux. Je lui ai demandé conseil et, après des heures de souffrance et de supplication, j'ai eu ma réponse : Lève la voix, a-t-elle répondu, lève la voix sans colère et il t'entendra. Un matin, quand je suis allée le réveiller pour qu'il parte à l'école, je suis restée sur le seuil de sa chambre et lui ai parlé très fort. J'ai crié : Lève-toi, Newton, je souhaite te parler de tes ancêtres. J'ai cru avoir trouvé le ton approprié, mais il n'en est pas moins resté allongé, les yeux fermés, à faire semblant de dormir. Si seulement il avait écouté. Je lui ai parlé de Jeanne d'Arc, notre ascendante directe, des liens entre la déesse Kali et la Vierge noire de Byzance. Je lui ai conseillé de ne point écouter les pâles scientifiques qui prétendaient que la Madone noire et l'Enfant Jésus noir étaient de cette couleur à cause de la crasse accumulée des cierges. Si ça avait été le cas, pourquoi leurs vêtements n'étaient-ils pas noirs de même ? J'ai dit : Ma Vierge noire est la vraie Madone. Ne venait-elle pas d'Orient ? Je lui ai parlé et il n'a pas écouté. Ensuite, je me suis tue. Mais je suis mère et je ne puis renoncer. Je lui ai donné d'autres occasions de s'amender. Par exemple, le dimanche suivant, après la messe, nous avons déjeuné, lui et moi, dans un restaurant de Panjim. Son père était en voyage. Je lui ai raconté un rêve récurrent que je faisais, dans lequel Dieu m'apparaissait déguisé pour me confier des informations secrètes sur les origines de l'Homme et sa probable disparition prochaine. Il a alors eu le même regard qu'il avait quand

son père et lui parlaient de poésie, à savoir qu'il m'a regardée avec un air très intéressé. Mais ensuite, il s'est à nouveau concentré sur son pain à la saucisse. Il n'a plus dit un mot. Je me souviens que je lui avais fait mettre une chemise blanche et un nœud papillon, un short bien repassé et des souliers noirs vernis. J'aime être bien habillée pour aller à la messe et j'aime que mon fils le soit aussi. Il dessinait dans les marges d'un livre, des visages, toujours des visages et des bustes, des chevaliers, des damoiselles, des dragons, des magiciens. Il dessinait : notre cuisinière ; un camarade de classe à Saint-Britto ; la responsable du catéchisme (une femme détestable que je n'ai jamais supportée) ; son père en costume ; et Nehru. En d'autres mots, il dessinait tout le monde et n'importe qui, sauf moi. Il n'a jamais peint le moindre portrait de sa propre mère. Je coupais le rôti de bœuf lorsque soudain je me suis rendu compte qu'il n'avait jamais même essayé d'être un bon fils. Du moins, de mon côté essayais-je d'être une bonne mère. Observant la viande qui suintait le sang sur l'assiette, j'ai reposé fourchette et couteau. J'ai pensé à Nehru et à sa fille, sa fille si intelligente qui m'avait toujours détestée. Elle en pinçait pour Frank et elle était d'une extrême gentillesse avec mon fils. Moi, je n'étais rien de plus que le cheveu dans sa soupe. De retour à la maison, j'ai dit à Newton de faire mon portrait, moi, sa mère, sa seule mère. Il a demandé : Quel genre de portrait ? Et j'ai répondu : Dessine-moi comme tu me vois, mon chéri.

Paulita Ribeiro, voisine, entretien avec Dismas Bumbai, Forgottem, Goa, février 2005

Nous connaissons tous l'histoire de son renvoi. Comment pouvait-il savoir dessiner ce genre de choses à un si jeune âge ? Il avait huit ans lorsque sa mère lui a sauté dessus avec un couteau, et elle est médecin, vous me comprenez ? Elle sait manier les couteaux. Ensuite, il était là quand on l'a emmenée à l'asile. Inutile de préciser que c'était le meilleur asile d'aliénés de toute l'Inde, cela va de soi. Mes enfants me disent que je devrais dire : « hôpital psychiatrique ». Moi, je dis : Appelez ça comme vous voulez, ça restera toujours une maison de fous. Personnellement ? Je crois que sa mère l'a tellement traumatisé que l'art est devenu son seul refuge. Je ne prétends pas que les artistes aient besoin de traumatismes, mais ça aide, croyez-moi.

À l'asile, hum, pardon, à l'institution psychiatrique, elle se pavanait en disant qu'elle était médecin et que ses co-internés étaient ses patients. Imaginez ! Elle me faisait pitié, vous comprenez ? Je la considérais comme mon amie. Mais une chose : c'est vrai, ce qu'on raconte sur certains médecins. Ils n'éprouvent aucune émotion. Quand ils nous regardent, ils ne voient pas une amie, un époux ou un fils. Ils voient des cas, des contagions, des maladies. Sa mère était ce genre de médecin.

Il avait dessiné sur un mur de sa chambre. Je l'ai découvert après qu'on l'a eu emmenée, quand j'ai aidé Frank à ranger la maison. La chambre du garçon, c'était quelque chose ! On ne l'aurait pas cru habitée : pas de jouets, pas de livres, aucun désordre. Seulement un bureau contre le mur et un lit étroit avec un seul oreiller et, au-dessus du lit, un crucifix en bois. On aurait dit la cellule d'un moine. Et près de la fenêtre, le tableau représentant sa mère nue dans une baignoire, choucroute, poitrine plantureuse et bras maigrichons. Oh, c'était tout elle, je peux vous l'assurer. Je l'ai vu tout de suite et j'ai su à ce moment-là qu'il avait du talent. Guère étonnant qu'elle l'ait détesté. Je

l'avais entendue hurler : C'est le tableau que le diable adore ! Jusque dans sa folie, elle était 100 % catholique. Elle l'a voué à l'Enfer. Que les flammes et le soufre de l'Enfer s'abattent sur ta tête ! Nous n'avons rien entendu de plus pendant longtemps, puis elle a recommencé à hurler sur son garçon, venu se réfugier chez moi. Il a dit qu'elle avait un couteau. Je lui ai demandé quel couteau. Je me suis sentie idiote, d'avoir posé cette question, mais elle était sortie toute seule. Il a répondu que c'était le couteau à pain de la cuisine, imaginez ! J'ai vu une brûlure de cigarette sur son poignet ; je lui ai demandé si c'était elle qui la lui avait faite et sa réponse m'a attristée. Il a répondu que oui, mais que c'était de sa faute, à lui. Ensuite, il s'était enfermé dans sa chambre comme son père le lui avait conseillé et, à la première occasion, il s'était enfui. J'ai appelé Frank pour lui apprendre ce qui s'était passé. Entre-temps, Fossoyeuse s'était arrêtée de crier. Il y a eu un moment de répit et nous avons tous soufflé, pensant que la crise était passée, mais non. Nous avons entendu un fracas et un guéridon au dessus en marbre est passé par la fenêtre et est allé atterrir sur la pelouse. Mais le garçon a gardé tout son calme. Il a pris une tasse de thé en attendant son père.

Après que les hommes en blouse blanche l'ont emmenée, père et fils sont allés à Bombay puis sont partis à l'assaut du vaste monde. Goa était trop petit pour eux. Ils étaient snobs, snobs jusqu'au bout des ongles. Cela dit, il reste que le garçon avait huit ans quand sa mère a tenté de le tuer avec un couteau. L'année suivante, il s'est passé trois choses. Sa mère a été enfermée dans un asile, son père l'a emmené à Bombay, et l'Inde a obtenu son indépendance. Comment ne pas voir un symbole dans la coïncidence de ces dates ? Pourquoi croyez-vous qu'il aimait tant l'histoire et la littérature anglaises ? Il connaissait mieux Londres que la plupart des Londoniens. C'était un moyen pour lui d'éprouver un sentiment d'appartenance. Et, plus important encore, c'était sa façon d'échapper à la folie de sa mère. Je crois qu'il détestait l'Inde à cause de sa mère et, après en être parti, il n'a plus eu aucune envie d'y revenir.

Frère Fo Hernandez, ancien maître à Saint Mary's School, entretien téléphonique avec Dismas Bambai, Byculla, Bombay, juillet 1998

C'est le vieux père Joseph qui m'a demandé de prendre ce gamin, Xavier. Le père Joseph, que pouvait-on faire quand il s'adressait à vous ? Cette voix ! Cette voix de stentor ! Il beuglait, il beuglait, sans aucune raison ; et s'il y a bien une chose qu'on ne fait pas quand cette voix vous beugle à l'oreille, que votre colonne vertébrale se redresse toute seule et qu'on sait qu'on est coincé, il y a bien une chose qu'on ne fait pas : c'est dire non. Il fondait sur vous comme un trio de Furies. Donc, bien sûr, j'ai accepté ce Xavier alors qu'il avait manqué un trimestre et que je savais d'emblée qu'il poserait problème. Soyons clair : je n'ai pas eu le choix !

Au fait, je savais que ça arriverait. Je suis simplement surpris que ça ait pris si longtemps. Je savais qu'on viendrait fouiller dans son passé d'écolier. Nous ne pouvons nier que nous avons été responsables de son éducation et que, d'une certaine manière, nous devons être en partie responsables aussi de la merde qui a suivi. Oui, je dirais qu'une autocritique s'impose, nous devons fouiller notre âme. Les faits : il a fréquenté trois écoles de jésuites avant de quitter l'Inde pour le Royaume-Uni. Je suis moi-même pour ainsi dire un jésuite né, c'est l'éducation que j'ai reçue, alors je crois qu'on peut m'accorder quelque crédit en la matière. Nous enseignons par l'exemple. Or, quel est cet exemple ? Primo, la liberté personnelle, tempérée par, secundo, la conscience de notre responsabilité sociale, et, tertio, la pleine connaissance de ce que signifie le fait d'être humain. Avec certains de nos élèves, cet enseignement a parfois des conséquences imprévisibles. Ils deviennent l'exact opposé de ce que nous voulions. Nihilisme, goût du sensationnel, excès. Ils se révoltent contre leur enseignement.

Le jour où j'ai reçu l'appel du vieux père Joseph, j'ai senti qu'une espèce de puanteur remontait la ligne, de Goa à mon bureau de Byculla,

une puanteur charriée par la brise et que je ne sus pas identifier. Je la décrirais comme un mélange de poisson pourri et de fleurs coupées. J'ai compris tout de suite que cette voix n'apporterait que du mauvais.

– J'ai écrit une lettre de recommandation, déclara le père Joseph. Son père est un ami. Vous verrez ce que vous pouvez faire, n'est-ce pas ?

Sa voix était si forte que je dus éloigner le combiné de mon oreille. Je connaissais assez le vieil homme pour savoir que, dans l'univers du père Joseph, « Vous verrez ce que vous pouvez faire » signifiait : Tu ferais bien de t'y mettre dare dare, mon gars. J'eus beau éloigner le récepteur de mon oreille, je continuai à entendre sa voix résonner, le vent mauvais souffler, et je humai une odeur de poisson et de désespoir. Je me suis dit : mon gars, fais ce que tu as à faire.

J'ai accepté le gamin, trimestre manquant et tout, je l'ai accepté, oui. Dès l'instant où il est entré dans mon bureau, dès l'instant où il s'est assis, menton enfoncé dans le cou, muet comme la tombe des saints martyrs, dès l'instant où je l'ai vu, j'ai su. Un je-ne-sais-quoi dans sa manière de se tenir très voûté, le regard fuyant qui refusait de croiser le vôtre et sa façon de parler comme si chaque mot sortait d'une bouche pleine de billes, j'ai su que la suite, ce serait tout du pernicieux. Et vous voyez combien j'avais raison !

La première fois que je l'ai convoqué, ce devait être une semaine après son arrivée. Il refusait d'ouvrir la bouche en classe. À l'écrit, il était plutôt bon, voire, peut-être, exemplaire, mais il refusait de parler et c'est pourquoi j'ai dû le convoquer dans mon bureau. À cette époque, nous avions encore recours aux châtiments corporels. Je pensais qu'ils pouvaient avoir leur utilité si on les employait à bon escient, et je savais que l'un de mes collègues lui avait déjà imprimé une marque à l'aide d'une règle. Non que ça ait eu le moindre effet.

Je lui ai demandé de s'asseoir mais, quand j'ai vu son expression, son regard rancunier, doux Jésus, j'ai su que j'allais passer un mauvais quart d'heure. Je me suis alors rappelé la voix du père Joseph et je m'en suis voulu de ne pas avoir eu le cran de lui tenir tête. J'aurais dû répondre : non, ce jeune Xavier, j'ai tout l'impression que c'est de la mauvaise graine. Je n'en veux pas. Gardez-le. Mais il était trop tard pour les regrets. Nous étions face à face, le mécréant et moi, et nous devions jouer nos rôles respectifs. Je lui ai donc demandé ce qu'il espérait gagner par son silence. Dis-moi, car ça m'intéresse, le cirque des personnalités. Aucune réaction, bien sûr. Il me vint alors une idée, fruit d'une longue et amère expérience. J'ai dû m'occuper de plus d'un ver dans le fruit et j'ai appris une ruse ou deux. J'ai

demandé qu'on nous apporte du thé ; j'ai posé le sucre et le lait près de sa tasse. Puis, comme si je n'avais pas un souci au monde, j'ai repris mon travail sur une allocution que je devais prononcer à une réunion inter-établissements la semaine suivante. En d'autres mots, je m'occupai de mes affaires et le laissai s'occuper des siennes, en bonne intelligence. Il a pris du sucre mais pas de lait, a bu son thé et est resté assis tranquillement là pendant un moment. J'allais m'habituer au silence et espérais qu'il durerait providentiellement toute la journée, lorsqu'il dit quelque chose de sa voix d'une douceur exaspérante dont j'avais déjà appris à me méfier, une voix à l'exact opposé de la tonitruance du père Joseph. Je ne compris pas ce qu'il dit alors parce que je ne m'attendais pas à ce qu'il parle. Je suis désolé, qu'as-tu dit ? Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, comme si nous étions deux vieux amis taillant la bavette. Je dus approcher mon fauteuil de la table et me pencher en avant pour l'entendre.

– Mon père, pourquoi n'y a-t-il pas de musées à Goa ?

Je dus bafouiller un peu. Le gamin posait une question sérieuse. Parfait. Toute mon expérience se concentra dans ma colonne vertébrale, je me redressai. C'était une vraie question, même si elle avait été posée si doucement qu'il eût fallu une ouïe surhumaine pour l'entendre.

– Voyons, il y a des musées à Goa, répliquai-je. Qu'est-ce qui te fait croire qu'il n'y en a pas ?

Mais il avait déjà replongé dans son silence imperméable, impénitent, et je retournai bientôt à mon brouillon de discours. J'utilisais un stylo rouge pour corriger et souligner avant de tout mettre au propre. Il reprit la parole une bonne dizaine de minutes plus tard.

– Mon père, pourquoi n'y a-t-il pas de musées non chrétiens à Goa ?

– Parce que Goa est un État majoritairement chrétien.

En fait, je ne connaissais pas la situation des musées de Goa. Je devrais me renseigner mais il n'était pas question de le lui avouer. Plus je le regardais assis là sur une chaise qui avait vu défiler tant d'élèves, en chemise blanche et cravate bleue, immobile et muet, plus j'en étais certain : ce gamin était néfaste. Je humais ça comme j'avais senti la puanteur de poisson pourri et de fleurs coupées le jour où ce foutu imbroglio avait débuté. Je compris qu'il avait davantage à dire et je savais comment le faire parler. Je retournai à mon discours. Je fis comme si ce gamin diabolique n'avait pas le regard rivé sur moi. Quand il ouvrit la bouche, je ne levai pas la tête et ne me penchai pas vers lui. Je le laissai parler.

- À Goa, déclara-t-il, les gens n'ont aucun sens de l'histoire dès qu'on remonte à plus de cinq cents ans, pour eux, le temps commence avec les Portugais et l'avènement du christianisme, ils n'ont aucune notion d'une civilisation pré-chrétienne alors qu'il y en a forcément eu une, n'est-ce pas... ? Le concept d'une histoire vivante est-il lié à la religion, pioché dans l'air ambiant aussi négligemment que nous nous imbibons de la chaleur du soleil ou de l'humidité de la mousson ?

Je fus sidéré. C'était la phrase la plus longue que je l'avais jamais entendu prononcer et jamais je n'entendis son équivalent par la suite, du moins eu égard à la longueur. J'aurais dû tout bonnement l'ignorer. J'aurais dû le faire attendre dehors. Je n'aurais jamais dû lui offrir le thé. Et, une fois qu'il eut parlé, je n'aurais jamais dû lui demander de mettre ça par écrit. Une fois qu'il l'eut mis par écrit, je n'aurais jamais dû envoyer son papier à un journal de ma connaissance.

Si je l'avais simplement ignoré, j'aurais épargné beaucoup de problèmes à beaucoup de monde.

Subir Sonalkar, journaliste, entretien avec Dismas Bambai, Gokul Permit Room, Colaba, Bombay, juillet 1998

Les poètes, mec ! Tous pareils, partout. Des mendiants, des martyrs, des moines défroqués convaincus que le monde leur doit une explication, des excuses ou un repas, vin compris. Putain de merde. Je te le dis : si tu songes à faire une révolution ou à fonder une nouvelle religion, va trouver les poètes. Ne perds pas ton temps avec les autres foutus gri-bouillards. Adresse-toi à la source, aux bardes. Au moins, tu peux être sûr qu'ils seront fidèles à leur nature profonde. Quelle est cette nature ? Je répondrais : la cruauté ! Enrôle les poètes et attends-toi à ce que ça saigne. À flots. Enrôle les poètes, évite les romanciers. Les romanciers sont des bons à rien. Absolument aucun sens des responsabilités. Ce sont des béni-oui-oui toujours en quête d'approbation et d'appuis, toujours à rechercher leur intérêt. Quant aux dramaturges, ils ne font que causer, causer, causer révolution, justice sociale, humanisme, anarchisme, droits des femmes. Mais rien ne les mène jamais nulle part, car ce ne sont que des mots, fanfaronnades, impertinence, jacasseries, ragots. Ils s'y connaissent en la matière parce que c'est comme ça qu'ils réunissent leur matériau. Mais passer des paroles à l'acte ? Ce sont les premiers à se débiter. Vous rencontrerez aussi des scénaristes et des correcteurs de scripts. Mais attention. Ils vivent enfermés dans leur univers, qui coïncide rarement avec celui du reste de la population. Je vous conseille de regarder où vous mettez les pieds avec ces salauds. Fréquentez-les comme on fréquente les vipères. Ne comptez sur rien ni personne et tout ira bien. Les seuls à qui vous pouvez faire confiance, ce sont les auteurs de nouvelles car ils ressemblent aux poètes au moins sur un point. Ils dégainent et tirent une seule balle, d'où le fait qu'ils connaissent toute l'importance de la chance et de la discipline. Ils comprennent tôt que la discipline consiste à attendre et à permettre aux circonstances de donner sa chance à la chance. Ce que j'essaie de dire, c'est que les poètes ont par nature

certains traits peu enviables. La paranoïa, entre autres. Par exemple, ils se croient persécutés par des personnes moins sensibles qu'eux. Ou bien, ils admirent le pervers et l'autosaboteur. Enfin, et je me répète, ils sont de naissance dotés d'une propension certaine à la cruauté, mâtinée d'une capacité infinie de remords.

Comment puis-je connaître tous ces détails ? Parce que, pour un temps, dans les années soixante-dix, j'ai été poète, même si je n'ai jamais été bon. J'étais carrément mauvais. Je le savais et c'est sans doute ce qui m'a sauvé, merde. Ou bien c'est peut-être ce qui m'a amené à cette table, à partager ce moment avec vous, à lever mon verre sans fond de Old Monk, à la lumière glauque d'un après-midi chez Gokul.

Je sais que c'est dur à imaginer mais, jadis, quand j'étais jeune, j'écrivais des poèmes. Je me croyais aussi maoïste. J'ai adhéré à notre foutu parti communiste indien. Je lisais Proudhon et, comme si j'avais découvert seul cette idée-là, je proclamais que la propriété, c'était du vol, putain de merde. Je lisais les poètes que tout le monde lit. Baudelaire, cela va de soi, ou devrais-je dire Rimbaudelaire ? Puisque Baudelaire m'a mené à Rimbaud, qui m'a mené à Mallarmé et, inévitablement à Verlaine et Villon, pour continuer sur le thème du vol, et à Michel Butor, même si je n'ai lu que *L'Emploi du temps* (je n'ai rien trouvé d'autre), Blaise Cendrars, Tristan Tzara, Robert Desnos, Jean Follain, Francis Ponge, et finalement, l'inévitable Alfred Jarry, car *Ubu Roi*, dès son premier mot, « Merdre », c'est de la poésie. Sans parler d'Isidore Ducasse, bien évidemment : quel poète en herbe ne lit pas Lautréamont ? Et puis René Char, André Salmon, Max Jacob, et ainsi de suite, le conclave habituel, comme je l'ai dit. Je n'ai lu qu'eux pendant plus de deux ans. Ce fut ma phase française. Tous les poètes y succombent, ce n'est pas original et ce n'est pas le but de ce speech. Ce que j'essaie de dire, c'est que, à un moment donné, le poids du monde reposait sur mes frêles épaules de sous-alimenté. Que voulez-vous... j'écrivais de la poésie.

Disons que j'ai essayé la vie de poète. Ou plutôt : la vie de poète m'a essayé et m'a trouvé indigne. Ezekiel m'a publié dans *Illustrated Weekly of India* mais pas dans *Quest* et j'ai rédigé des recensions et des textes d'opinion pour les journaux. Je vivais à Crawford Market, une seule pièce dans un *chawl*, le genre d'immeuble ouvrier typique de Bombay, comme vous le savez : avec bains communs et coursives d'où l'on voyait des familles entières mener leur vie dans une seule pièce. Bref, je vivais dans un HLM délabré, nommé misère. À mes yeux, c'est l'essence même de la vie de poète, bordel. Ce n'est pas un hasard si les deux mots sont si proches en anglais, séparés seulement par un V, prononcé W, à l'indienne.

POETRY = POVERTY (*poetwy/powety* – poésie/pauvreté).

J'avais ma petite réputation dans les cercles culturels de Bombay et Frank Xavier dirigeait le meilleur journal local, le *Back-Bay Dispatch*. J'avais ma rubrique hebdomadaire dans son journal et nous sommes devenus amis. Sa femme avait déjà été internée dans le Sud. Pendant un temps, il eut pour maîtresse une photographe américaine qui essaya de jouer le rôle de mère auprès de son fils, sauf que Newton n'avait pas envie d'une nouvelle mère.

Quand le père m'a montré les poèmes de son fils, ma première question a concerné son âge. Il a répondu :

- Quinze ans.
- Frank, à d'autres.

Mais Frank me certifia qu'il ne plaisantait pas :

- Newton a tout juste quinze ans.

Je lui demandai s'il avait retouché les poèmes de son fils.

- Tout le monde me pose la même question !

C'était un homme séduisant, toujours en costume cravate, toujours élégamment pourvu d'un verre de bon scotch à portée de main.

- Viens dîner un soir à la maison et tu pourras juger par toi-même.

Ils habitaient dans un appartement récent près de Navy Nagar à la pointe Sud de Bombay : baies vitrées et vue panoramique sur la mer d'Oman. Nous avons pris un verre, puis Frank a envoyé chercher son fils, qui s'est présenté en chemisette blanche. Je me souviens qu'elle était bien repassée. J'ai remarqué ce détail car, de mon côté, je ne repassais pas mes vêtements. J'étais communiste. Je me rappelle aussi qu'il fumait une cigarette indienne sans filtre, une Cavenders. Frank fumait des cigarettes importées avec un porte-cigarettes. Beau spectacle, le père et le fils parfaitement à l'aise et fumant de concert.

How do you do ? a dit Newton, comme le parfait petit gentleman anglais qu'il n'était pas, ce gamin indien tout maigre qui n'était jamais allé à l'étranger. C'était troublant, et c'est peu dire, aussi troublant que le mutisme pesant, merde, qu'il amena avec lui. Pendant un bon moment, personne n'a rien dit. Afin de détendre l'atmosphère, j'ai fini par déclarer que j'aimais ses poèmes. Il a dodeliné de la tête et fixé le carrelage, comme si je lui avais demandé de promettre, sous la menace, de ne jamais plus écrire une seule ligne. Puis il a baissé la tête et continué de fumer sans décocher un mot. Mais permettez-moi de préciser la nature de ce silence : ce n'était pas un silence susceptible d'encourager une douce méditation et pas davantage le silence chaleureux qu'on peut laisser s'installer quand on est en bonne compagnie. Le gamin avait beau n'être qu'un adolescent, son

silence était oppressant. On se serait cru dans un négrier : il faisait régner une odeur âcre de fond de cale, en même temps qu'une impression de putain de perplexité complètement aphasique. Il fumait donc, le regard rivé sur l'horizon du carrelage. Peut-être était-il timide, mais j'en doute. Je crois que son silence était porteur de violence, d'un plaisir sournois de bourreau. Je me suis dit qu'il me revenait de briser la glace car, de toute évidence, le gamin était au-delà de la parole. Je lui ai donc demandé combien de poèmes il avait composés. Il a pris un air catastrophé, comme si j'avais dit quelque chose d'impardonnable, comme si je l'avais interrogé sur la folie de sa mère ou lui avais demandé s'il était vierge (aucun doute là-dessus, à voir la façon dont il idéalisait la femme dans ses poèmes). Pendant un long moment, il n'a rien dit. J'ignore combien de temps mais, bordel, que son silence meurtrier m'a paru interminable ! Après quoi, allumant encore une de ses saloperies de Cavenders sans filtre, il a fini par répondre : une douzaine, peut-être dix que je considère comme terminés. Soulagé que nous ayons enfin entamé un semblant de conversation, j'ai dit que ce n'était pas mal pour un garçon de son âge. Hochant la tête d'un air solennel, il a déclaré avec la gravité d'un vieillard qu'il y en aurait eu plus s'il ne s'était pas consacré à la rédaction d'un livre sur le cricket, qu'il venait de terminer et qui était sur le point d'être publié par une petite maison d'édition. J'en ai oublié le titre, quelque chose comme *La Verdeur de nos gazons* ou *Qu'il est vert, notre gazon*. Frank a dit que son fils en avait entamé la rédaction à l'âge de treize ans – et c'est alors que j'ai fait le lien : Es-tu le Xavier, ai-je demandé, qui écrit les commentaires de cricket accompagnés de dessins au trait et d'épigraphes de Yeats ? Oui, a répondu Frank à sa place, c'est lui. D'abord, j'en ai été étonné puis, d'un coup, tout a été très clair et j'ai su qu'il avait écrit les poèmes seul, sans l'aide de son père ou de quiconque. J'étais fan de ses articles sur le cricket mais j'ignorais comment le lui dire sans éprouver l'un ou l'autre de la gêne. Nous avons donc parlé poésie. Comme il m'a dit être en train de lire les Symbolistes, nous avons eu une longue conversation sur les poètes français ; ensuite, plus rien de toute la soirée. Quand nous sommes passés à table, son père l'a autorisé à boire un verre de bière. Le repas, typiquement goan, consistait en un plat de porc au riz, accompagné de galettes aux herbes, d'une salade et d'un bebinca bien gras et sucré en dessert. Il a fumé en mangeant et siroté sa bière en silence. Je vais vous dire ce dont je me souviens aussi : ses mains étaient d'une délicatesse extrême et il en était conscient, il les mettait en valeur par sa façon de tenir sa cigarette. C'est le seul signe de coquetterie que j'aie noté chez lui.

Glory Pande, ex-modèle, entretien avec Dismas Bambai, Bangalore Club, Bangalore, mars 2005

Je fus l'une des premières Indiennes à poser nue. Je suis issue de deux lignées d'écrivains et d'artistes. Ma tante s'est dévêtue sur la plage de Juhu en 1974. Après un tel scandale, elle fut invitée dans les soirées les plus courues de Bombay. Mon oncle était romancier et poète, auteur de trois romans, quatre recueils de poésie et d'un d'essai. À la soixantaine, il fut accusé de sédition à cause d'un roman qu'il avait écrit trente ans plus tôt, et qui n'avait connu qu'un succès relatif jusqu'à ce que des fouineurs d'extrême droite découvrent sa prose. Mon oncle affirmait que l'accusation de sédition avait été la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée. Elle a relancé sa carrière et a fait de lui une légende vivante. Ma mère portait des jeans à pattes d'eph dès 1972, avant tout le monde. C'était la première fois qu'on voyait une Indienne en pantalon. Mon père racontait que les automobilistes et même les chauffeurs d'autobus s'arrêtaient pour la regarder et causaient des embouteillages au carrefour de Flora Fountain. De sorte que, lorsque j'ai commencé à poser nue, ma foi, ça n'a pas été une si grande affaire... De toute façon, c'étaient des photos « artistiques », comme on disait, à savoir : sages et de bon goût. Jusqu'à ce que Newton déboule. Je posais un soir par semaine, et c'était le plus jeune élève de la classe. Il a peint une série de toiles qui avaient toutes un point commun : des femmes vêtues entourant un homme nu. Bizarre. J'étais nue, mais il me peignait vêtue de pied en cap, et, en même temps, c'était la première fois que j'avais l'impression de me montrer complètement nue. Il était encore adolescent et déjà il y avait quelque chose de particulier dans sa manière de peindre la silhouette féminine. Oh, je sais ce qu'on va dire. J'étais réduite au rang d'objet sexuel. J'étais un réceptacle de la libido masculine. La vérité était à la fois plus simple et plus complexe. J'avais vingt ans, certes, mais lui

MÉLANINE

était adolescent et, si j'étais objectifiée, l'homme des tableaux l'était tout autant que moi, or l'homme, c'était toujours lui, Newton, et il se représentait toujours avec une terrible haine de soi, dirigée contre sa propre personne avec une grande violence, imperfections passées à la loupe comme s'il était parvenu à l'âge où jeunesse et talent s'envolent. Dans un tableau, il s'était représenté en vieillard, barbe blanche et nez cassé. Quand on y pense, c'est troublant. Il y a quelques semaines, j'ai vu une photo de lui, la barbe hirsute et le nez cassé, comme si son tableau d'alors avait été prémonitoire. Autre chose, à propos de la série *Portraits d'une Lady* : il s'enlaidissait et m'embellissait. Si c'est ça, l'objectification, alors je ne dis pas non.

Subir Sonalkar, journaliste, entretien avec Dismas Bambai, Gokul Permit Room, Colaba, Bombay, juillet 1998

Il était passé maître dans l'art de la manipulation. Il comprenait la nécessité du style. Rien d'autre ne compte dans ce domaine. Le style, c'est tout, l'image. Vous me suivez ? Il s'efforçait d'être obscur comme d'autres s'efforcent d'être riches ou disciplinés. Il s'y efforçait, merde, surtout parce que c'était un manipulateur mais aussi parce qu'il ne voulait pas avancer à découvert. Non, attendez. Au début, si. À l'époque de ses hallucinations géométriques en dents de scie qui ne ressemblaient à aucun paysage connu... à cette époque-là, oui, il recherchait la célébrité. Il voulait devenir un nom, un visage. Puis il s'est lancé dans quelque chose d'ambitieux, ce qu'on a appelé sa période *Jésus Cacao*. Dès qu'il est devenu un visage et un nom, il n'en a plus voulu. Il était comme ça. S'il savait que vous l'admiriez et aimiez son travail, il vous traitait mal. S'il ne représentait rien pour vous, il déployait tout son charme. Son exposition suivante, après les *Jésus Cacao*, fut la chose la plus ambitieuse qu'il eût jamais tentée. *La Forêt du Savoir*, vous vous souvenez ? Non, personne ne s'en souvient, sauf ceux d'entre nous qui y étions. Une forêt pleine d'arbres infestés de termites ou de poison et prévue pour se désintégrer sur une période d'un ou deux ans. C'était son commentaire sur l'annihilation de la planète, bien avant qu'on ne commence à parler de dérèglement climatique. Les critiques l'ont éreinté, tous l'ont descendu, ils n'ont rien compris et ils l'ont anéanti ; à mon avis, c'est alors qu'il a décidé de ne plus produire que des médiocrités, de la crotte... et voyez la suite ! Nous savons ce qui s'est passé. Ils ont aimé. Ils adorent ça, la merde, merdre ! C'était l'idée derrière l'expo *De la couleur que vous voulez*, avec des œuvres peintes de la couleur que les clients souhaitaient, n'importe quelle couleur de merde assortie à leur salon de merde. Ils ont adoré et il n'a plus jamais fait machine arrière. Voilà, à mon

avis, ce qui a été déterminant pour la suite, le nihilisme, les errances dans un monde désabusé, la réclusion, le mépris en lequel il tenait critiques et public. Ce n'est que mon point de vue, bien sûr. On peut ne pas être d'accord.

Le jour où Frank m'a invité à rencontrer son fils, quand j'ai pénétré dans la pièce, sur le comptoir du bar, j'ai trouvé un exemplaire des *Chants de Maldoror*. J'ai pris le volume et ai demandé à Frank ce qui se passait. J'étais sur le point de lui adresser mes condoléances, vous me comprenez ? La poésie, ça me dépasse, répondit Frank. C'est Newton. C'est un génie, ce gamin. Quand ledit génie est arrivé, avec sa chemise blanche bien repassée, j'ai dit quelque chose de flippant : j'ai dit qu'on n'aurait pas dû permettre à un garçon de quatorze ans de lire ce bon vieux salaud de comte de Lautréamont-Ducasse. Il a souri de ma triste saillie, un sourire triste car, en fait, il m'a pris en pitié. Bien plus tard dans la soirée, il m'a expliqué qu'il avait traduit plusieurs poètes français, façon comme une autre d'apprendre la langue... Je lui ai demandé s'il pourrait me lire l'une de ses traductions. C'est alors que Frank, très subtilement, ai-je trouvé, s'est éclipsé dans la cuisine pour s'entretenir avec la cuisinière. Pendant un long moment, le garçon n'a rien dit. Oh, la teneur de ce malaise, les profondeurs oppressantes de son silence. Comme il était pesant, comme il répandait la gêne dans la pièce. Un long silence, donc, avant qu'il ne se mette à réciter de mémoire un poème qui m'a paru familier. J'ai prétendu savoir de qui il était car je ne voulais pas trahir mon ignorance face à ce gamin, mais dans ma tête, j'en ai été réduit à faire des déductions. Comme c'était un sonnet, je me suis dit qu'il y avait de grandes chances pour que ce soit Baudelaire. Mais je n'ai pas reconnu sa musique. J'ai pensé à Verlaine et même à Apollinaire, alors que j'aurais dû savoir que ce ne pouvait être ce satané Apollinaire. Ni Apollinaire ni, assurément Victor putain d'Hugo ! J'ai abandonné mes devinettes mais la traduction m'a plu et je lui en ai demandé un exemplaire. De retour chez moi, j'ai vérifié mes poètes français. Naturellement, c'était Rimbaud. J'ai remarqué que, dans le dernier vers, il avait confondu sa droite et sa gauche. Je l'ai donc appelé pour le lui signaler, ce dont je n'ai pas retiré peu de plaisir. La semaine suivante, j'ai envoyé le poème à Nissim Ezekiel, qui l'a publié dans *Quest* : il est devenu par la suite un ami et modèle pour Newton. (N'est-il pas vachement intéressant que les deux mentors de Newton aient été des poètes à la tête de revues financées par la CIA ? Il a d'abord été publié dans *Encounter*, la revue de Stephen Spender, puis dans *Quest*, celle de Nissim Ezekiel, des revues littéraires,

certes de haut vol mais aussi, nous le savons aujourd'hui, des armes secrètes de « liberté culturelle » pendant la Guerre froide.) À l'époque, la technique pédagogique de Ezekiel, c'était de vous inviter dans un café, où il jetait un coup d'œil à vos poèmes, avant de vous emmener faire une promenade sur Apollo Bunder, Marine Drive ou un autre front de mer : et là, il vous taillait un costume. Ensuite, vous voyant tout déconfit, il lâchait deux ou trois compliments bien sentis dans la mare de votre désespoir. « Travaillez plus dur. » Ou : « Il faut souffrir pour être beau. » Quoi qu'il en soit, ce fut le premier poème du jeune Xavier (ou plutôt sa traduction d'un poème) publié dans une revue d'importance nationale. J'en ai un exemplaire, si cela vous intéresse :

*Lush green hollow and crackling river
Where the mountain sun, brighter than our sun,
Throws to the grass crazy rags of silver :
The little valley brims with light and sound.*

*A young soldier, head bare and mouth open,
Neck bathed in watercress of latest blue,
Lies asleep, stretched out under the heavens,
Pale in his bed of green ; the light eddies true.*

*His feet in swordgrass, he sleeps. The smile
Of a sick child on his lips, he rests a while.
Mother, lull him warm – he is very cold.*

*No plant makes his nostrils quiver, no scent.
He sleeps in the sun, hand upon his silent
Chest. In his right side are two red holes.*

Glory Pande, ex-modèle, entretien avec Dismas Bambai, Bangalore Club, Bangalore, mars 2005

J'essaie de me rappeler ce temps-là et ce n'est pas facile, croyez-moi. C'est comme les années soixante-dix. Si vous vous en souvenez, c'est que vous n'y étiez pas, ou que vous étiez au mauvais endroit. Voici ce que je veux dire : il est également vrai que, en gros, la mémoire est défaillante. Par exemple : Qu'est-il arrivé hier ? Pas la moindre idée. Je dirais qu'il ne s'est rien passé, mais je sais que ça ne peut être vrai. Disons donc plutôt : hier, il ne s'est rien passé de mémorable. Je me rappelle mieux le temps passé, quand nous étions jeunes et que le monde était beau.

C'était avant qu'il ne devienne un citoyen de partout et de nulle part, avant Londres, New York et Paris, avant que l'alcool ne le revendique comme son fils unique. Il avait dans les quinze ans, et il était mal à l'aise en société. Il ne paraissait sûr de lui que lorsqu'il travaillait. Lui faire sortir un mot, c'était comme extraire du sang d'une pierre. Impossible. Il vous regardait avec ses grands yeux et si, pour une raison quelconque, il était ému ou essayait de communiquer non verbalement, ce qui, à mon avis, était souvent le cas, alors il vibrait. Moi, je le sentais vibrer.

On l'appelait « Le Génie de Saint Mary's ». C'est la première chose que j'aie entendue à son sujet. Il écrivait des poèmes, j'écrivais des poèmes. Il peignait, je posais nue. Il était naturel que nous soyons attirés l'un par l'autre. J'étais plus âgée, plus mûre, comme les filles le sont habituellement, et il aimait me suivre. J'imagine qu'il était impressionné : parce que j'appartenais à deux lignées de poètes et d'écrivains.

Un jour, il m'a invitée au restaurant. Plus précisément, il m'a demandé : Puis-je t'inviter pour un *luncheon* au Taj demain ? À ce moment-là, deux choses me sont apparues : une, c'était la première

phrase complète que je l'entendais prononcer ; deux, il avait un accent anglais alors qu'il n'était jamais allé en Angleterre. Comment aurais-je pu refuser quoi que ce soit à ce garçon aux manières si parfaites, qui m'invitait à déjeuner ? J'ai répondu : Oui, oui, bien sûr. Par *luncheon*, il voulait dire : dîner. Il est arrivé en taxi à six heures tapantes et m'a tenu la porte. Il était venu de si loin, de Walkeshwar, tout à fait à l'autre extrémité de Marine Drive. Et pas un mot. Au restaurant, nous avons mangé et bu dans un silence complet. Mais je les ai ressenties de bout en bout, les vibrations qui émanaient de lui comme des ondes d'électricité statique. Il parlait avec les mains et fumait comme un pompier.

Il voulait m'épouser. S'il était resté à Bombay, peut-être aurais-je fini par céder. Ça n'aurait pas pu être pire que ses autres mariages, même si ça aurait été pire que le mien. L'année suivante, il est parti pour Jesus College puis il est devenu célèbre. Je ne l'ai pas revu ensuite, seulement vingt ans plus tard, après les échecs de son premier puis de son second mariage, quand il est revenu brièvement en Inde. Et puis l'an dernier à Bangalore au mariage du fils d'un ami très cher. Il était avec sa charmante compagne dont j'oublie le nom ; il portait un chapeau en paille noir. C'était la première fois que je le voyais porter un chapeau et, tout à coup, je me suis aperçue qu'il était vieux. Puis j'ai pris conscience de quelque chose de bien pire. Moi aussi j'étais vieille. Je sais, c'était l'évidence même. Quand je l'ai rencontré, il était adolescent et maintenant, il avait plus de soixante ans. Quel choc, ah la la. Nous n'avions pas grand-chose à nous dire. Le regarder, c'était comme se regarder dans un miroir brisé. Je suis certaine qu'il a senti la même chose.

Miss Henry, auteure, actrice et modèle, entretien téléphonique avec Dismas Bambai, janvier 2005

J'ai tout vu, non, merde ? La première chose que j'ai remarquée ? Je vais vous le dire, chéri. Sa façon de fumer. Tellement affectée, vous voyez ce que je veux dire ? Tellement affectée, mais touchante aussi. Regardez les photos de ces années-là. Regardez la cigarette tenue tout au bout de l'index et du majeur, main tout près du visage comme s'il essayait de déchiffrer quelque chose d'écrit sur sa paume, dans une langue morte ou oubliée, sumérien, phrygien, araméen classique ou linéaire A. Les premières choses qui m'ont frappée : ses belles mains, ses yeux de biche et son mutisme total, tout le temps.

La plupart des gens ont des rêves visuels, un flux d'images. Pas moi. Je rêve par textes. Des rouleaux se déroulent dans mes cauchemars et parfois dans mes rêves plus doux. Je suis d'abord séduite par les mots, même si la beauté et l'argent ne me laissent pas indifférente. Ah, chéri ! Les mots sont mon déclencheur érogène – alors comment, dans ce cas particulier, ce garçon muet a-t-il réussi à me conquérir ? C'est facile à expliquer. J'avais lu certains de ses poèmes, pas vrai ? Un jour, ce pauvre Ralph m'avait montré quelques pages froissées au moment où j'assurais la permanence à la librairie. J'ai d'abord remarqué la beauté visuelle du texte : le rectangle parfait des pavés. La langue aussi était très belle. Je l'ai dit à Ralph, ce qui lui a beaucoup plu, car il souhaitait publier Xavier dans sa collection Poésie chez Archer Press. Ralph était comme ça. Il ne supportait pas la médiocrité. Un jour, je lui ai demandé comment il choisissait les poètes qu'il publiait. Je me suis rendu compte que je ne l'avais jamais vu lire autre chose que des journaux et des revues. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Il a tapoté ses narines. Je les sens. Non qu'ils sentent mauvais, ce qui est le cas de certains, bien sûr, mon Dieu, ils n'ont pas tous une hygiène très scrupuleuse. Mais j'ai du nez, Miss Henry, c'est mon sixième sens.

Bref, pour revenir à Xavier... J'ai lu les poèmes à voix haute et j'ai cru entendre l'Ancien Testament, le Cantique des Cantiques transplanté dans les verts vallons d'Angleterre. Quand Newton est venu un jour, son silence ne m'a pas désarçonnée, comme il en désarçonnait tant. Je l'ai entendu dans mon oreille interne et ce que j'ai entendu le plus clairement, c'est une sorte de supplication muette et j'ai compris instantanément. Il n'a même pas dit bonjour. Il aurait pu faire un signe et je l'aurais suivi sans hésiter. Absolument. Bien sûr, il était trop timide pour suggérer quoi que ce soit. Il se contenta de se positionner à l'intérieur de mon orbite. À l'époque, sa technique de séduction se bornait à ça. J'ai remarqué qu'il passait de plus en plus de temps à la librairie. Il arrivait tôt et m'aidait à tout installer pour la journée, puis nous déjeunions ensemble et même, de temps en temps, nous dînions aussi ensemble. C'était extraordinaire. Il m'a fait la cour dans un mutisme complet.

Un soir, je lui ai demandé de m'emmener au cinéma. Nous sommes allés voir un film de Peter Sellers. *La Vérité presque nue* ou *Nue était la nuit*, un titre avec « nue » dedans. J'espérais que ce serait une comédie osée mais ce n'était pas une comédie, et en aucun cas osée, et Newton n'a pas du tout eu les mains baladeuses, il a été si convenable que j'ai compris que je devrais faire le premier pas. Ensuite, nous nous sommes promenés dans le West End, nous avons même dépassé la station de métro, les filles qui tapinaient dans l'encadrement des portes, et nous aurions sans doute marché toute la nuit, merde, si je n'avais pas pris les choses en main, bordel. Je lui dis que j'avais la clé de l'appartement d'une amie. Aimerait-il m'y accompagner ? J'ai trouvé sa réponse remarquable, mais seulement parce que c'était une phrase complète, alors que, la plupart du temps, il en restait aux monosyllabes : « Oh non, je ne pourrais pas », a-t-il répondu. Et je me suis dit : bah, ce n'est qu'une affaire de temps.

Son père l'avait installé dans une pension asiatique, à Shoreditch, pensez ! Ou Hackney, peut-être. Bref, ce genre de trou sinistre. Frank connaissait le propriétaire. C'était une manière de mettre son fiston à l'abri avant son départ pour Oxford. Mais son papa ne pouvait rien, hein, contre une fille comme moi ?

Quand je n'ai plus pu tenir, je lui ai annoncé un soir que je rentrais avec lui, quoi qu'il en dise. Nous avons donc pris un taxi pour Shoreditch... Hackney ou Hoxton, je ne me souviens plus. Nous avons grimpé l'escalier à tâtons, nous avons ouvert la porte d'une pièce dont la seule lumière était dispensée par une ampoule nue qui pendait au

plafond. Le lit et la commode étaient jonchés de déchets. Voyez-vous, il ne savait pas ranger, c'était comme une infirmité. Il ne savait pas emballer, et inutile de préciser qu'il ne savait pas davantage débarrasser. Des vêtements, des livres et des bouteilles dans tous les coins, un cendrier par terre, des serviettes mouillées sur le lit et partout une odeur de vieilles chaussettes et d'humidité. Pas de toilettes dans la chambre, cela ne vous étonnera guère : elles se trouvaient au bout d'un couloir sordide. Je me suis dit que c'était l'endroit idéal pour un poète étranger et je m'y suis tout de suite sentie à l'aise.

Mon seul reproche, c'était que Xavier était trop tendre. J'ai dû lui apprendre à malmener une femme, à y aller franco, paume ouverte. Mais, le premier choc passé, il a progressé vite. Je suis restée une semaine, après quoi : un coup de bol – j'ai appris que mon ex-mari m'avait laissé une maison. Newton et moi nous nous y sommes installés tout de suite, cela va de soi.

Appelez-moi Miss Henry. Je n'ai pas de nom de jeune fille. J'ai dû en avoir un, mais c'était il y a si longtemps que je ne m'en souviens plus... sans mentir, j'ai oublié. Pendant un temps, je me suis même fait appeler Henry Xavier. J'ai vite arrêté. Ça ne me plaisait pas. Voyons, quoi de plus triste qu'une divorcée qui utilise son nom de femme mariée ? Quoique, à vrai dire, je dois avouer, et c'est une petite bombe que je lâche là... nous n'avons jamais divorcé. Nous avons rompu, nous nous sommes séparés, nous sommes devenus des fantômes l'un pour l'autre mais nous n'avons jamais officialisé la chose. C'étaient les années soixante, chéri, quand Newton et moi avons scellé notre union, 1962, pour être précise, et nous ne croyions pas au mariage. En ce temps-là, personne ne croyait au mariage. Et quand on ne croit pas au mariage, comment croire au divorce ? Bref, ses autres mariages, les deux dont je suis au courant, en tout cas, sont illégaux, pas vrai ? C'est logique. Je n'irai pas par quatre chemins : il était bigame, trigame, bref, un véritable épouseur en série.

J'ai assisté à tout. La métamorphose du jeune poète muet en raconteur aviné, en... disons... un ou deux ans. Ça a commencé vers l'époque où il a remporté son prix, en 1958, au grand âge de vingt ans. Entre le moment où il est arrivé à Londres et celui où il est monté à Oxford, il n'a pas décroché un mot. Il était si timide... Mais ça n'a duré que le temps qu'il faut pour avaler un Bloody Mary au petit déjeuner. Il s'est lancé dans la vie comme s'il répétait son plongeon depuis ses dix ans. C'était naturel chez lui. Et rappelle-toi, chéri, on m'appelait la Reine de Soho. S'il y a quelqu'un qui sait, c'est bien moi.

À l'époque, on n'avait besoin de rien. Une demi-couronne pour un verre et un paquet de Player's, et la journée partait du bon pied. Les jours, les jours, comme je les aimais ! Parce qu'ils se ressemblaient tous. Le matin, la première chose qu'on faisait ou, disons plutôt, la deuxième ou la troisième... c'était d'aller au Café Torino sur Dean Street prendre un café et un chausson, quand on avait les sous. Sinon seulement la caféine. En face du « Français », le café de Gaston, qui avait un autre nom, bien sûr, que personne n'utilisait. On l'appelait « le Français » parce que Gaston était français, une perle, il te prêtait du fric avec une grande élégance. On lui disait : Je vais prendre un pastis, s'il te plaît, Gaston, et... tu crois que tu pourrais me prêter cinq livres ? Il t'apportait ton pastis et la monnaie sur cinq livres, et toi, tu étais lancée pour l'après-midi. Installés au Torino, on observait le Français se remplir, après quoi on traversait la rue et prenait nos quartiers en face, en passant toujours par la porte de côté à gauche, pour sortir par celle de droite. Il faut bien avoir ses petits rituels, non ? Au Français commençait le défilé : les conversations sans fin, les ragots, les sous-entendus. L'après-midi, on rejoignait un *drinking club* et puis ensuite un autre le soir. On ne peut pas dire qu'on utilisait une langue châtiée ! En arrivant à la Colony Room, Muriel lançait toujours « Salut Foufoune, homme, femme et enfant ! » – Newton étant l'« enfant », car c'était toujours le plus jeune dans la salle : il avait dix-huit ans quand nous nous sommes rencontrés. La première fois que quelqu'un s'est montré grossier avec lui, on aurait dit que le ciel lui tombait sur la tête. Il était mortifié. Inutile de le préciser, ça n'a pas duré. Bientôt, il était plus grossier que nous tous réunis. Il savait lancer une insulte à dix pas et la victime ne s'en remettait pas.

Bacon et lui étaient rivaux, vous le savez ? Dans la catégorie : lequel des deux pouvait être plus salope que l'autre ? Leur rivalité était due aux raisons habituelles. D'abord, Newton m'a peinte et puis Bacon a voulu me peindre. Newton n'appréciait guère mais n'a pas osé s'y opposer. D'ailleurs, je ne lui aurais pas obéi. Certes, j'étais provinciale, je descendais de Simla, mais j'étais loin d'être la ménagère indienne traditionnelle redevable à son mari. Et puis, comment refuser à Bacon alors qu'il faisait couler son champagne à flots ? C'est connu, il ne buvait jamais rien d'autre. Le deuxième portrait qu'il a fait de moi, nue comme d'habitude et jambes écartées sur un lit défait... ? Eh bien, cet après-midi-là, nous sommes retournés à la Colony Room, et Newton s'y trouvait. Bacon a demandé s'il aimerait un verre de champ et Newton a répondu : Jamais de la vie, merde ! J'ai l'air d'un

amateur de champagne ? Alors, je lui ai dit : Chéri, ne sois pas jaloux. Bacon n'aime les filles que pour les peindre, tu l'ignoras ?

Il l'ignorait.

Quand Ralph a publié *Chants pour les sans-oreille* chez Archer Press, Xavier avait dix-neuf ans. L'année suivante, le recueil a remporté le prix de poésie le plus renommé d'Angleterre, qui n'avait pas été décerné depuis quatorze ans et certainement pas à un non-anglais. Nous nous sommes mariés guère plus tard. J'étais alors une vieille, une trentenaire, ou disons vingt-neuf ans, oui, c'est ça, vingt-neuf, c'est mieux, et il était célèbre ; les détails de sa vie, de notre vie, s'étaient étalés dans les journaux, et un même mot revenait sempiternellement dans les gros titres : POÈTE. Personne ne connaissait le secret de ce pauvre Newton. Il écrivait peu, ses publications étaient très sporadiques. Je ne le voyais quasiment jamais travailler. Il essayait de s'y mettre mais c'était une galère, rien ne venait et il m'en rendait responsable. Qui sait, c'était peut-être effectivement ma faute. Je suis la première à l'admettre. Je ne suis pas facile à vivre, tout le monde vous le dira.

Un matin, je suis allée acheter des Player's. Un connard boutonneux m'est tombé dessus, m'a mitraillé : mon premier paparazzo. Me voilà, pas lavée, même pas habillée pour sortir, et il me demande : Miss Henry, Miss Henry, c'est comment, de vivre avec un poète ? Est-ce aussi cinglé que c'est censé l'être ? Je suis montée sur mes grands chevaux. Ça a été mon grand moment.

J'ai répondu : Fais chier, chéri !

Reggie Ashton, ancien directeur d'études, Jesus College, Oxford, conversation téléphonique avec Dismas Bambai, février 2005

C'était l'une de ces périodes de fluctuations extrêmes de l'air du temps, les années soixante allaient déferler sur nous. Comme vous le savez, on était à l'affût du socialiste enragé, qui était partout. Les socialistes n'étaient pas encore devenus utopiens. C'est peut-être la principale raison pour laquelle on passait sur les comportements extravagants de Xavier, à cause de sa provenance, pour ainsi dire. L'Oriental exotique ! Le séduisant garçon cacao fraîchement débarqué d'un paquebot venu des Tropiques ! Le poète encore dans ses langes ! Il avait une lettre d'introduction de Stephen Spender, rien de moins, Auden l'avait lu et l'appréciait, George Barker et Francis Bacon étaient ses amis, il allait être publié par Archer Press. Il paraissait n'avoir aucun intérêt pour la littérature anglaise. Comme vous pouvez aisément l'imaginer, j'ai vu un certain nombre d'essais au fil de mes longues années dans cette vénérable institution, or je me souviens encore du premier qu'il a présenté. Aujourd'hui encore, après toutes ces années, alors que je ne me rappelle même pas si j'ai pris mon médicament ce matin ! Ah, les chevaux sauvages de notre esprit ! Nous ne sommes que des cavaliers qui tentent désespérément de rester en selle, si vous voyez ce que je veux dire. Laissez-moi vous expliquer... ses essais... Ils regorgeaient d'images plus merveilleuses et alambiquées les unes que les autres, des arbres-filles tête en bas, des monstres-écrivains cadavériques se régaland de bols de sang, et ainsi de suite, mais pas le moindre contenu. Il était manifeste qu'il les torchait en dix minutes. Le premier qu'il m'a remis commençait avec les lignes suivantes, et je ne paraphrase pas : « Byron est né avec une cuiller en argent dans la bouche. Pope avec une cuiller en bois. Keats sans la moindre cuiller. » Ensuite, il se lançait dans une comparaison extraordinairement détaillée des qualités tactiles de l'argent par rapport au

bois, avant de terminer avec une interprétation anthropologique de l'utilisation des couverts et la signification sociétale du fait de prendre ses repas en groupe. Plus une seule référence à Byron, à Pope ou à ce pauvre Keats. N'empêche, pour la plupart d'entre nous il était évident qu'il ne s'intéressait qu'à la poésie. C'est ce qui le passionnait. Au bout d'un certain temps, il a fallu se rendre à l'évidence. Du jour où j'en ai pris conscience, les choses s'améliorèrent considérablement. Lorsque Mr Xavier arrivait dans mon appartement, je m'installais confortablement dans un fauteuil. Je mettais les pieds sur la table, allumais une cigarette et contemplais le gazon de la cour. Le jeune poète lisait à voix haute des extraits de ses essais, ou ses poèmes, dont aujourd'hui encore je me rappelle certaines formules, tout comme l'on se souvient d'une mélodie entendue dans sa jeunesse. Au bout de plusieurs semaines, je dois avouer que j'ai commencé à apprécier nos sessions de la façon dont on apprécie certains types de romans ou les chants d'oiseaux dans les rues de Londres. Je ne détestais pas écouter les mots conçus comme une sensation purement empirique dans laquelle on est libéré de la tyrannie du sens. Une fois que j'ai eu accepté ce jugement profond, pour ne pas dire quelque peu mystique des talents du jeune Xavier, j'ai pu me détendre en sa présence. Par la suite, nous nous sommes très bien entendus. Je le comprenais et il comprenait que je le comprenais. *Aut insanit homo, aut versus facit.*

Lui et ses amis, le poète Peter et le cinéaste Julian, organisaient des *luncheons* intéressants. La plupart du temps, ces supposés *luncheons* étaient surtout des libations. Mais Newton préparait toujours un plat, au vin, potée ou goulash. Il avait une conception plutôt avant-gardiste de la cuisine, pour le moins. Du bacon et du vin à toutes les sauces. Papillote de poulet au bacon, papillote de poisson au bacon, papillote de bacon au bacon. Tranches de lard au dessert ! Je plaisante, mais le fait est qu'il ne se lassait pas du porc. Sa future épouse était là, bien sûr, dont l'occupation principale consistait à rouler et à fumer des joints ; plutôt visiblement enceinte, elle annonça un jour qu'elle avait renoncé au whisky pour se consacrer entièrement à la vodka orange, à cause de la vitamine C, vous comprenez ? Elle avait beaucoup de succès. On voyait tout de suite qu'elle se sentait au mieux lorsqu'elle était au centre de l'attention et entourée par une foule d'hommes sous le charme. C'est alors que, pour ainsi dire, elle donnait le meilleur d'elle-même. Et c'était quelque chose ! Ce pauvre Newton souffrait effroyablement.

Miss Henry, auteure, actrice, modèle, conversation téléphonique avec Dismas Bambai, janvier 2005

Un détail. J'étais enceinte quand j'ai rencontré Newton, et j'ai disparu quelque temps. Je suis allée retrouver le père du bébé pour tenter de recoller les morceaux, comme ça se fait. Ce fut un échec. Ou, du moins, ça a marché un temps, mais ensuite ça n'a plus été le cas. J'ai eu de la chance dans la mesure où l'accouchement s'est bien passé, sans doute parce que j'étais au Colony Room lorsque j'ai perdu les eaux et que Muriel m'a emmenée à l'étage. Il n'y avait pas le temps de se rendre à l'hôpital et elle a dit avoir de l'expérience comme sage-femme : Vas-y, monte, connasse, a-t-elle dit. Exactement le type d'invitation à laquelle je ne savais pas résister, à l'époque. Elle m'a allongée dans la baignoire et s'est perchée sur les toilettes. Le père de l'enfant, dont le nom n'a jamais plus passé mes lèvres depuis, était par terre sur le carrelage. En temps voulu, j'ai dit à Muriel que le moment était arrivé. Je crois qu'il vient ! Elle a répondu : Alors, je ferais bien d'aller chercher ma sacoche. Je reviens dans un instant, Foufoune. Et elle est descendue. Le père du bébé a été nul. J'ai compris que j'étais seule à bord. Mais n'est-ce pas toujours comme ça ? Merde. Voici plusieurs choses que je me suis dites, alors :

1. L'énergie qui a mis le bébé dans mon ventre l'en ressortira. Dompte l'énergie féminine.
2. Respire : une respiration, deux, trois, quatre. Relâche et compte.
3. C'est comme mourir, aie confiance et laisse-toi aller.
4. Il ne suffit pas de faire l'expérience de la porte. Il faut l'ouvrir.
5. Voyage, plonge dans la pleine conscience. Tout est écrit dedans. Le savoir. L'avenir.

J'aurais aimé rester dans l'eau, mais la baignoire était trop exigüe. Muriel a expliqué qu'on pouvait louer une baignoire d'accouchement

et l'installer dans le salon, mais je me suis récréée : C'est un peu tard, tu crois pas, chérie ? Ma fille est donc née là, dans la salle de bains. Muriel m'a dit de me pencher et de la tirer avec les mains et c'est ce que j'ai fait. Je me suis penchée en avant et j'ai tiré. Tellement facile. J'ai su, au moment même où je tirais le bébé de mon ventre, que Newton me retrouverait et qu'on vivrait ensemble dans une maison, même si je n'avais pas la moindre idée que ce serait à Islington, et je savais aussi qu'il me quitterait, ce qu'il a fait, deux fois.

La première fois qu'il a disparu, Nannie et moi sommes parties à sa recherche. Mais où à Londres trouver quelqu'un qui ne veut pas qu'on le trouve ? Nous avons écrémé les endroits évidents, la Colony Room, le Français, le Coach and Horses, l'atelier de Bacon, une péniche sur la Tamise où habitait une connaissance. Je me suis dit, finalement, qu'il pourrait s'être réfugié chez un camarade d'Oxford et j'ai décidé d'y aller. Nous avons eu du bol. Par hasard, je suis tombée sur une amie, une monte-en-l'air, si vous voulez savoir, une fille qui m'avait aidée de temps à autre : elle m'a donné une adresse à Pimlico. Nannie et moi y sommes allées : c'était un appartement sans chauffage, sans eau courante. Mais ma cambrioleuse avait vu juste : Newton y était, il fumait nerveusement une cigarette dans un fauteuil. C'était le chou-chou de Nannie. Elle l'appelait Newski car il avait lu tous les auteurs russes. Livide, pas lavé, il frissonnait, malgré son chandail de marin. Nannie a demandé : Newski, qu'est-ce tu as fait ? On l'a ramené à la maison et on l'a mis au lit. Et puis j'ai vu une tache sur l'oreiller. On aurait dit une tache de sang qui bougeait. Des poux ! Il avait le crâne infesté de poux. Nannie a dû se procurer un shampoing spécial pour lui laver les cheveux : c'est alors qu'il a marmonné je ne sais quoi sur la femme de Verlaine, qui avait trouvé des poux sur un oreiller utilisé par Rimbaud. Et le voilà lancé dans une histoire sur Rimbaud et Verlaine à Bruxelles. Comment Newton avait-il échoué dans ce bouge de Pimlico, merde ? Je ne l'ai jamais su. Ou plutôt, il racontait une histoire différente chaque fois que je le lui demandais. Je crois que c'est ce qui nous a éloignés l'un de l'autre, en fin de compte. Newton avait un rapport fluctuant avec la vérité. Il préférait la garder à une distance respectable. Quand il se retrouvait coincé, il racontait les mensonges les plus saugrenus.

La semaine suivante, quand il a eu récupéré, une fois qu'il a été complètement épouillé, il a annoncé qu'il allait sortir acheter des cigarettes. Je reviens dans dix minutes, ma chérie. Pendant un mois, deux mois, j'ai imaginé l'entendre remonter l'escalier. Je le croyais allongé

MÉLANINE

à côté de moi. Je le voyais chez le marchand de journaux ou dans le métro. J'envisageais le pire. Et je me disais : Oh, ma pauvre, pauvre zinzin, tu dois être en train de perdre ta pauvre tête de linotte. Cela va sans dire, je ne l'ai jamais revu.

Gill Temple, ingénieure du son, entretien téléphonique avec Dismas Bambaï, janvier 2005

Je connais l'épisode du « Je reviens dans dix minutes ». C'est devenu l'une des petites phrases préférées de leur cercle. Ma mère avait entendu toutes ces histoires, réelles ou fictives, et elle ne se faisait aucune illusion. Elle l'avait épousé, elle avait eu un enfant de lui, et elle avait essayé de s'accommoder de la situation. Je suis heureuse qu'elle ait été la seule qu'il n'ait pas abandonnée. Il n'en a pas eu l'occasion. C'est elle qui l'a quitté.

C'était en 1975, j'avais cinq ans. Newton avait reçu une commande, un portrait du Premier ministre. Nous sommes donc partis à Delhi, tous les trois. Il n'a jamais achevé ce portrait. Mrs Gandhi avait instauré l'état d'urgence, elle était chatouilleuse quant à son image et avait toute raison de l'être. Sans compter que son gouvernement venait d'inscrire sur la liste noire le père de Newton, mon grand-père, le journaliste Frank Xavier ; je crois que Mrs Gandhi devait se demander ce qui lui avait pris, de commander ce portrait.

Ma mère était présente lors de leur première entrevue. Elle était censée prendre des notes tandis que Newton interrogeait le Premier ministre et exécutait des esquisses préliminaires dans son carnet. Elle dit que ça s'était très mal passé. Newton posait de longues questions orientées et Mrs Gandhi répondait par des monosyllabes. Newton souligna que la République indienne avait arrêté ses intellectuels et ses hommes politiques parce qu'ils s'étaient élevés contre le gouvernement. N'était-ce pas une réaction extrême à une tradition démocratique plutôt courante ? Non, répondit Mrs Gandhi sèchement. Newton demanda si l'état d'urgence continuerait indéfiniment malgré les critiques acerbes qu'il lui avait attirées en Inde et dans le monde. Oui, répondit Mrs Gandhi. N'était-elle pas gênée par le fait que l'Histoire la jugerait comme l'un des dirigeants indiens les plus tyranniques ?

Mrs Gandhi laissa passer un bon moment, regard désapprouvateur rivé au carrelage. Elle prit son temps pour répondre, par la négative. Il n'y eut qu'une question à laquelle elle ne répondit pas par un monosyllabe. Newton demanda si son père, Jawaharlal Nehru, avait beaucoup influencé sa politique. Pour la première et unique fois de tout l'entretien, elle croisa son regard et rétorqua : Pourquoi tous ceux qui m'interviewent doivent-ils tous poser les mêmes questions ? Voilà comment, d'après ma mère, s'était déroulée la rencontre. Inutile de préciser que Mrs Gandhi n'apprécia guère Newton.

Ma mère disait que l'entrevue préliminaire faisait partie de l'approche de Newton. Il posait des questions, exécutait des esquisses, prenait des notes détaillées – ou, plus exactement, ma mère prenait les notes. Puis il examinait et disséquait chaque réponse afin d'établir un portrait psychologique composite du sujet avant de passer à la toile. Aucune séance de pose. Il préférerait ne pas avoir le sujet vivant devant lui quand il peignait. Il laissait le dernier mot à son imagination. Je crois qu'il est juste d'affirmer qu'il n'a jamais changé de technique, de toute sa vie. À ses yeux, la nature était un tremplin. La mimesis ne l'intéressait pas. Seulement la transcendance.

À cette époque, il avait arrêté d'écrire. Il annonça qu'il avait abandonné le mot et s'était mis à la ligne. D'après ma mère, il ne s'adonnait ni à l'un ni à l'autre. Elle disait que le vrai rôle qu'il s'était choisi était celui du buveur ; comme il travaillait pour le Premier ministre, tout était aux frais de la princesse, des caisses entières d'alcool étaient déposées devant sa porte à sa demande. Et puis, il y avait le flot incessant de visiteurs, journalistes et poètes, artistes de tout acabit ; tout ce qu'ils avaient en commun, à en croire ma mère, c'était le rhum et le whisky. Ils buvaient comme s'il ne devait pas y avoir de lendemains. Elle racontait que Xavier buvait tellement qu'il finit par considérer son travail comme une interruption. Il passa de l'huile à l'acrylique parce qu'elle séchait plus vite. Il avait hâte d'en terminer. Pas étonnant que Mrs Gandhi ait eu des doutes quant à son portrait.

Un matin, elle est venue à l'atelier sans se faire annoncer. Ma mère et moi étions dans le salon lorsque ses gardes du corps ont fait irruption chez nous. Puis elle-même est apparue, si lestement et sans bruit que c'est à peine si je me suis aperçue qu'une dame de grande taille s'était assise à côté de moi sur le canapé. Pour une raison que j'ai oubliée, j'étais en train de pleurer. Elle m'a pris la main et m'a parlé d'une voix très douce. J'ai oublié ce qu'elle a dit. Peut-être : Tu es une petite fille forte et tu dois toujours le rester. Ou bien : Sois courageuse

et le reste suivra. Quoi qu'il en soit, j'ai arrêté de pleurer sur-le-champ. Elle portait un sari blanc, pas de bijoux, elle avait les cheveux courts et se tenait très droite. Quand elle a souri, j'ai été surprise de la voir si gamine, pas du tout comme les autres dames indiennes qui rendaient visite à mes parents. Elle avait beau être habillée simplement, elle avait une prestance royale. J'étais sous le charme ! Je l'admirais comme seule une enfant de cinq ans peut admirer un adulte. Elle savait qu'elle m'avait conquise.

Newton dormait ou cuvait son vin et ma mère n'a su que dire. Comment demander au Premier ministre de repasser plus tard ? Sans compter que le portrait était très visible, dans un coin de la pièce près de la fenêtre. Mrs G est restée postée devant pas plus de deux ou trois minutes. Le sourire s'est effacé de son visage et son attitude a changé du tout au tout. Elle est devenue glaciale. Mais comment lui en vouloir ? Il l'avait réduite à une tache noire sur un fond de unes de journaux consacrées à l'état d'urgence. Le noir était un noir spécial. En réalité, c'était plutôt l'absence de toute couleur. Tout ce qui ressortait de cette noirceur humanoïde allongée, c'était une paire d'yeux et la fameuse mèche blanche. C'est le premier tableau de la série que Newton finirait par baptiser *Altérations* : il partait d'une couverture de magazine et peignait par-dessus. Mrs Gandhi s'est enveloppée dans son sari blanc et a braqué son redoutable regard sur ma mère. Elle a lancé : Dites-lui que je refuse d'être diabolisée. Ensuite, elle est partie pour, cette fois, ne plus *jamais* revenir. L'après-midi même, nous avons reçu un coup de fil de son cabinet, annonçant à Newton que la commande était annulée. On aurait dit qu'il n'attendait que ce revers. Il s'est mis à boire comme un soûlard. Ma mère en a eu assez. Tôt, un matin, nous avons pris un taxi pour l'aéroport. Newton dormait encore. Je me souviens des bouteilles vides éparpillées partout, des cendriers pleins à ras bord, des détritrus, et de mon père inconscient sur le canapé, près de son effrayant portrait de Mrs Gandhi. Ma mère et moi l'avons contourné sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller. C'est la dernière fois que je l'ai vu.

Des années après leur séparation, un journaliste l'a interrogée sur leur vie commune. Oh, Newton, répondit-elle, c'était un poète d'un jour. Comme de bien entendu, ils notèrent la citation et n'en tirèrent jamais rien.

Il était à Londres lorsqu'elle est tombée malade et il y était encore le jour de sa mort. Tout le monde a appelé pour dire quelques mots, y compris de complets inconnus. Lui non. C'est le genre de choses

qu'on n'oublie pas. Elle était si jeune, et j'étais si jeune moi aussi mais, non, pas un mot de lui. Et puis, des semaines après la mort d'Edna, j'ai vu à la télé une interview dont le titre restera à jamais gravé dans ma mémoire. *Newton Xavier* : « *Il n'y a rien de plus triste au monde que la mort d'une jeune femme.* » En grande partie, l'interview était un exercice d'humour noir. Xavier était complètement ivre. Il n'arrêtait pas de réclamer un cendrier mais, quand on le lui donnait, il tapotait sa cigarette et le manquait, il continuait de laisser tomber les cendres par terre. Il ne comprenait pas les questions. Il prétendait qu'il y avait une tierce personne dans la pièce et, lorsque le journaliste finissait par lui dire qu'il se trompait, qu'ils n'étaient que tous les deux, Newton lui flanquait un coup de poing. Sur quoi, il prenait un verre. Il était convaincu qu'il n'existait aucune situation au monde, même la plus déplaisante, que l'alcool ne pouvait améliorer. Le whisky était sa panacée universelle en toutes circonstances. Sauf que tout ne peut pas être résolu par l'alcool. « *Il n'y a rien de plus triste au monde que la mort d'une jeune femme.* » Les paroles ne valent pas grand-chose quand elles sont adressées à la presse.

Deux ans après la mort de ma mère, le téléphone sonna. Je ne reconnus pas la voix ; c'était un homme qui prétendait être mon père. Il souhaitait me rencontrer. J'aimerais venir te voir, si tu me le permets, dit-il. Mais pourquoi maintenant ? Tu étais une enfant la dernière fois que je t'ai vue et j'ignore quel genre de jeune femme tu es devenue. Je rétorquai qu'il pouvait se dispenser d'être un père d'un jour. Il demanda s'il pouvait me voir même si ce n'était qu'un instant. Je reposai le combiné. Quand la sonnerie retentit à nouveau, je ne répondis pas.

J'ai changé de patronyme, j'ai pris celui de ma mère. Je suis fière d'affirmer que je ressemble à ma mère de toutes les façons possibles, de la couleur des yeux à mon apparence, qui est solaire. Il est évident que je lui ressemble. Je travaille dans le domaine musical or chacun sait que Newton n'a pas l'oreille musicale. Le titre de son premier recueil est autobiographiquement correct. Je vous dis ça pour mémoire. Je n'ai rien à ajouter.

Reggie Ashton, ancien responsable d'études, Jesus College, Oxford, conversation téléphonique avec Dismas Bambai, février 2005

Je me suis dit qu'il serait judicieux de faire se rencontrer ces deux créatures exotiques. Les journaux parlaient de Newton. C'était la première fois que le prix Hawthorn était remporté par un *wog*, qui d'ordinaire est une insulte raciste, mais qui pour moi signifie *Westernised Oriental Gentleman* : un Oriental occidentalisé. Je vous assure que j'utilise le terme dans sa meilleure acception, comme un terme d'affection sinon de tendresse. Quoique pour d'autres raisons, les journaux parlaient également du jeune Vidia Naipaul. Lui aussi avait été mon élève. J'hésite à dire que je lui ai tout appris, mais je le dis tout de même, car Naipaul n'est pas du genre à rendre à César ce qui est à César. Vidia avait publié deux amusants romans dont l'action se situait dans les îles. Sur le mode cosmique, pour ainsi dire. Et, cette année-là, il avait sorti un recueil de nouvelles donc l'action se déroulait également dans les îles, et dont le ton était tout aussi divertissant. Bref, la presse de qualité l'avait remarqué. J'ignore pourquoi ou, peut-être, je le sais, peut-être par pur machiavélisme, j'organisai une rencontre entre Newton et Vidia. Newton était rentré d'Oxford et vivait à Londres avec celle qui deviendrait bientôt la notoire Miss Henry. Il suggéra comme lieu de rendez-vous le Pub Français, qui, entre parenthèses, n'était pas le vrai nom de cet établissement. Qui a envie d'être accusé de pédanterie... ? À moins que. Cet endroit portait en réalité un nom bien anglais, The York Minster, la Cathédrale d'York. Seuls ses habitués les plus chevelus l'appelaient « Le Français ». Newton était un habitué pour la simple raison que c'était le pub préféré de Miss Henry dans tout Londres et sans doute dans le monde entier. Vidia n'y était jamais allé. Il n'était pas bohème et, dans tous les cas, il n'était pas du genre à manger au restaurant si un autre ne payait pas l'addition. Voilà donc nos deux compères cacao, Newton sans le sou, Vidia près de ses

sous, déjeuner ensemble au York Minster. Comme j'aurais aimé être une mouche sur le mur pendant cette rencontre, entre le jeune poète auréolé de gloire et le futur Prix Nobel. Nul doute que ce dut être très arrosé du côté newtonien. *Carpe Cerevisi* ! Il est utile de rappeler qu'avec leurs six ans à peine d'écart, ces deux-là appartenaient à la même génération. Newton était légèrement plus jeune. M'entretenant avec Vidia peu après, je lui demandai comment les choses s'étaient passées. « Je ne l'intéressais pas du tout, répondit-il. Il ne s'intéresse qu'aux auteurs anglais. » Il me parut un tantinet contrarié, ce qui ne lui ressemblait pas. Croyez-moi, Vidia ne se laisse jamais aller à aucun sentiment d'aucune sorte. Dans l'intérêt de la recherche, je posai la même question à Newton. Comment la rencontre s'était-elle passée ? « À peu près comme je l'imaginai. Nous n'avons rien en commun, sauf qu'il est très timide et moi aussi. » Il y a quelques années, quand Newton était de passage à Londres, je l'ai persuadé de venir prendre un verre de sherry au *college*. J'approchais de la fin de mon tour de batte et j'avais déjà commencé à me retirer mentalement d'Oxford. Au cours de la conversation, il a mentionné avoir croisé Naipaul au salon du livre de Neemrana. C'étaient des décennies après leur première rencontre plutôt ratée au York Minster. Je lui demandai comment il avait trouvé le nouveau lauréat. « Il peut être spirituel et sagace, répondit-il, quand il s'en accorde la liberté. Hélas, il préfère jouer au grand homme de lettres. Il a changé, le jeune auteur timide que j'ai rencontré en 1959 ; le changement ne s'effectue pas toujours pour le mieux. »

Il était difficile de croire qu'ils n'aient rien eu en commun, voyez-vous. Ils étaient tous deux nés dans les années trente et avaient commencé à publier presque au même moment. Tous les deux s'étaient convertis à l'anglicité comme à une foi nouvelle et tous deux se sentaient étrangers au château. Tous deux étaient arrivés à Oxford à la fin de l'adolescence. Ils pensaient, parlaient et écrivaient un bien meilleur anglais que certains Britanniques mais on les traitait en immigrants. Toutefois, le fait peut-être le plus révélateur, est leur cruauté, à tous les deux, envers les femmes. On s'interroge : et si la violence conjugale était un attribut oriental ?

Leur principal point de convergence est rarement évoqué dans les cercles littéraires, qui ne sont rien sinon policés, hélas ! Newton et Vidia étaient de superbes incarnations du véritable *wog*, ce membre d'une tribu retirée du monde multiculturel que nous avons créé. Arrivés à Londres à peu près au même âge d'anciens *Dominions* de

l'Empire, ces jeunes écrivains de dix-sept ou dix-huit ans souhaitaient faire leur trou dans la vie anglaise et acquirent, presque avant leur arrivée, l'accent adéquatement croustillant de leur nouvel environnement. Chose étonnante, nous avons tendance à oublier que ni l'un ni l'autre n'avait posé le pied sur le sol anglais avant la fin de leur adolescence. Audio, Vidéo, Disco. Ou plutôt, Audio, Vidia, Disco. L'éducation, l'absorption, l'intégration sont toutes là. Plutôt risible, n'est-ce pas ? Sauf que l'on ne doit pas rire, pas si l'on se soucie de sa carrière et de sa réputation. Comme vous pouvez vous en rendre compte, je ne m'en soucie pas. Ou plus. En fait, je suis désormais exempté de ce boulet, bientôt je serai un dinosaure. Ma carrière est derrière moi. Je puis parler librement.

Rama Raoer, professeur de littérature anglaise, université de Bombay, entretien avec Dismas Bambai, Dolly Mansions, près de la gare de Dadar, Bombay, mars 2005

S'il s'agit d'une histoire sur l'art, alors c'est une histoire sur Dieu et les dons dont il nous a comblés – et ceux qu'il nous a retirés. Dieu a une dent contre les poètes, c'est évident, mais contre les Bombaywallahs en particulier. Du moins j'ai de bonnes raisons de le croire. On a beaucoup pris aux poètes de Bombay. *Bhagwan kuch deyta hai toh wapas bhi leyta hai* – Que Dieu vous donne quelque chose, il vous le reprendra.

Quelle époque c'était pour la poésie et les poètes, Xavier, Doss et tant d'autres ! Dans mon esprit, les deux sont intimement liés, Doss et Xavier, Xavier et Doss, et votre coup de fil a tout ravivé. Mais, d'abord, laissez-moi m'excuser d'avoir été impoli au téléphone. Je n'ai pas reçu une éducation de barbare. Mais quand vous vous êtes annoncé comme journaliste, je me suis mis en mode attaque automatique. On ne peut pas faire confiance aux journalistes. Je l'ai appris à mes dépens. Ils vous posent une question innocente, vous leur fournissez une réponse innocente, et en un temps record, vous vous retrouvez face à un gros titre ravageur. *LE PROFESSEUR GAY DÉFEND LES RAPPORTS SEXUELS AVEC LES MINEURS*. Ou une annonce dans ce goût-là, nauséabonde, tellement gênante qu'on préférerait ne jamais avoir ouvert le bouche.

Laissez-moi vous poser une question. Pourquoi personne n'a jamais écrit sur les poètes de Bombay des années soixante-dix et quatre-vingt, des poètes qui poussaient comme du chiendent, des champignons ou des fleurs carnivores, des poètes qui, véritables météores, resplendirent le temps d'une lune ou deux puis disparurent sans laisser de trace ? Ça ne s'était jamais produit, des poètes qui écrivaient en marathi, en hindi, en anglais, ou dans une combinaison

des unes et autres langues, qui s'écrivaient ou écrivaient contre leurs collègues. Une telle effervescence... et aucune documentation sur le sujet, rien. Pourquoi ?

La production romanesque croule sous la documentation, articles, interviews, études critiques et manuels, alors que pas un seul romancier n'arrive à la cheville des poètes. C'étaient des génies et ils sont morts. Tous morts. La morale de l'histoire ? Ce que Dieu donne, il le reprend. Dans cette histoire, l'art, c'est Dieu. Mais si Dieu, c'est l'art, où est le diable ? Dans le mauvais art, cela va de soi. Nous en parlerons dans un instant, à moins que... peut-être pas. *Kuch bhi ho, yaar* – peut-être b'en qu'oui, peut-être b'en qu'non, mon pote.

Je vais vous dire quelque chose que personne ne sait. C'est Narayan Doss qui a trouvé le nom scandaleusement notoire de *Hung Realists* – Réalistes pourvus –, par opposition au nom simplement connu de *Hungryalists* : les Affamélistes. Doss. Pas les poètes bengalis mais un poète qui écrivait en marathi, de caste inférieure, voire hors caste. Bien sûr, les Bengalis s'en attribuèrent le mérite, comme ils savent si bien le faire, mais la vérité est plus ou moins claire et nette. Le nom ne venait pas de Chaucer comme d'aucuns l'ont prétendu. Il venait d'un malentendu. Quelqu'un a mal compris une boutade du blagueur invétéré Allen Ginsberg et un mot d'esprit est né.

À son arrivée à Bombay en 1977, Doss ne connaissait personne. Il n'était personne. Or un ou deux mois ne s'étaient pas écoulés qu'il nageait déjà dans le milieu littéraire du cru comme un poisson dans l'eau, si je puis me permettre une telle expression. Il avait quitté son village précisément pour ça ou plutôt était-ce l'une de ses motivations : il voulait faire partie du milieu artistique du Bombay des années soixante-dix, qui, comme vous le savez, était glamour en diable, une succession de saturnales, un terrain de jeu fantasmique pour les riches comme pour les affamés. Doss savait qu'il lui demeurerait fermé à cause de qui il était, de sa brillante et terrible histoire personnelle. Il a donc concocté un plan audacieux. Il a raconté à tout le monde qu'il s'était lancé dans une nouvelle cartographie révolutionnaire du continent de la poésie, que publierait le souvent imité mais jamais égalé collectif de poètes Clearing House, une anthologie inclusive plutôt qu'exclusive, appelée à faire autorité, présentant cent cinquante poètes et un large éventail représentatif des œuvres de chacun, un pavé d'un millier de pages. L'annonce de ce projet lui assura d'être invité chez les poètes, qui le reçurent et payèrent ses factures ; pas un seul ne songea à vérifier si Clearing House avait effectivement commandé

l'anthologie. Doss était un escroc de la poésie. Nous le savions et nous nous sommes tout de même laissé prendre. Nous sommes tombés sous son charme.

Vous devez comprendre que c'était un beau jeune homme. Pas séduisant, pas beau gosse. Beau ! Peau brune, lèvres charnues, sourcils néanderthaliens, une tignasse noir de jais, un peu comme un danseur russe incontinent, Noureev plus que Baryshnikov. En bref, il avait l'air d'un poète. Son statut d'intouchable ? Dans les années soixante-dix, cela équivalait à des lettres de noblesse et contribuait à son panache. Pour nous, cela faisait partie de son génie rebelle et de son ambition luciférienne de sortir de nulle part et de se prononcer avec autorité sur les plus établis d'entre nous, la condamnation sans appel, les louanges et les avis époustouflants sur notre œuvre et notre esprit. On aurait dit qu'un bébé poète arrivé instantanément à maturité était apparu parmi nous pour nous exposer à la lumière et nous détruire – ou nous rendre meilleurs.

Nous étions fascinés et l'avons laissé prendre de l'ascendant sur nous. Tel est le fond de l'histoire. D'ailleurs, aujourd'hui, c'est bien connu. Les gens parlent, l'information circule. Tout le monde sait ce qu'il est advenu de l'anthologie, *kuch nahin, one big anda, zero se zero tak* – rien, un gros *nada*, de zéro à zéro. Personne n'avait imaginé que l'anthologie pourrait jamais voir le jour sous la forme annoncée. Elle aurait brûlé les vieilles cartes et tous ceux qui s'attendaient à figurer dedans en auraient été exclus. C'était quelque chose que Xavier et lui avaient imaginé. Tout cela est connu. Mais il y a quelque chose que tout le monde ignore. Quand il est venu à Bombay, Doss a apporté un recueil de poèmes. Le saviez-vous ? Un vrai recueil, sur lequel il travaillait depuis que, adolescent, il vivait du mauvais côté du fleuve dans un impitoyable village indien auquel il avait hâte d'échapper. Le recueil n'était pas mince – Dieu nous préserve des recueils de poésie étiques –, non, non, cent trente pages, un florilège conséquent de poèmes comme nous n'en avions jamais lus auparavant, improvisés, dégingandés, monstres hilares et échevelés de violence et de pitié, avec une pincée de douceur et une autre de rage pure.

Je vous pose donc la question suivante : Qu'est-il arrivé à ce recueil ? Pourquoi n'a-t-il paru en marathi que pour disparaître aussitôt ? Pourquoi n'a-t-il jamais été traduit en hindi ou en anglais, alors qu'on traduisait à tire-larigot des poètes bien inférieurs ? Et quelle fut la nature de la rencontre entre Doss et Xavier ? Mais suffit, j'ai assez

MÉLANINE

parlé pour aujourd'hui. Je suis vieux et je dois me reposer. Nous reprendrons demain.

Une dernière pensée. Ce que je vous raconte est une histoire sans début ni fin. À ceux à qui il a été beaucoup donné, on reprend beaucoup.

Peter Priestley, ancien professeur de poésie à Oxford, message adressé en réponse à un courriel de Dismas Bambai, Cornouailles, octobre 2005

Il est plutôt réconfortant que vous me contactiez maintenant. À une époque, je recevais une lettre de journaliste tous les jours, au moment où il a été le premier lauréat non-blanc du prix de poésie le plus prestigieux du Royaume-Uni. Ils disaient s'intéresser à lui parce que c'était le plus jeune lauréat mais, en réalité, c'était pour une autre raison. C'était le premier lauréat qui n'appartenait pas au sérail. Vous devez bien comprendre à quel point l'Angleterre était raciste à l'époque, non qu'elle le soit moins aujourd'hui. Mais elle le cache mieux.

Un après-midi, l'un de ces après-midi où tout était encore à venir, l'été, l'eau scintillante, les beaux arbres pleureurs, un pont bossu et un trio d'amis... j'ai dit : New, dans vingt ans, nous voudrions nous rappeler cet instant. Il garda le silence pendant très longtemps. Comme il fermait les yeux face au soleil, je crus qu'il ne m'avait pas entendu ou m'avait entendu comme on entend le bruit de l'eau. Au moment où je songeai à m'enfoncer dans mon propre silence, il répondit enfin : Dans vingt ans, Peter, nous serons encore amis. Il avait raison. Je considère ce testament improbable comme l'une des grandes réussites de ma jeunesse.

L'an dernier, une petite maison d'édition de poésie londonienne a acquis les droits du bébé de Ralph Godwin, Archer Press. L'idée était de sortir une édition des œuvres complètes en plusieurs volumes mais vendues dans un seul coffret. Sur la tranche figureraient le logo, l'archer jaune, flèche prête à fuser, plus les titres et noms des auteurs ; une idée charmante, vraiment... Ils m'ont demandé une phrase sur les poèmes de Newton. Voulez-vous savoir ce que j'ai répondu ? « Apprenez ces poèmes par cœur. Newton Xavier était l'ange gardien d'une époque chamannique. » Et je le pensais. À l'ère de la poésie-performance, de la poésie spoken word, de la poésie jazz, de la poésie pox, de la poésie beat,

de la poésie dans la rue, des poèmes de conversation, des poètes debout, des poètes assis, du poète d'à côté, du poète professeur d'université, des confessionalistes, des poètes du quotidien, des poètes de crise, du poète militant, du poète arriviste, des *Martian Poets*, des *Movement Poets*, des poètes de l'identité et des poètes queers, ça m'aide à me rappeler que jadis la poésie était prophétie. Le premier recueil de Ted Hughes, *Le Faucon sous la pluie*, a paru la même année, 1957, que les *Chants pour les sans-oreille* de Newton. Et, peu après, le premier poème de Geoffrey Hill, *À ceux qui ne sont pas tombés*. Hughes, Hill, Xavier : une trinité de chamanes. Pas Larkin, pour l'amour de Dieu, non, pas un seul de ses limericks bien ouvrés ! Pas Seamus Heaney, ni de près ni de loin. Hughes était le père de Heaney : le père l'a fait d'abord et l'a mieux fait. Pas Peter Porter, pas Kingsley Amis, pas Stephen Spender, le mentor de Newton. Bigre non. Dans ce contexte, il faut signaler que *Chants pour les sans-oreille* révélait certains secrets : la signification des rivières (jamais muettes), des arbres (dont l'esprit est à l'envers, souterrain, dans leurs racines), des créatures prédatrices du royaume animal (esprits sanguins de violence et vie-dans-la-mort). Puis sortit le deuxième volume, *Saint Moi*, en 1967, dont je peux vous dire qu'à l'origine, il avait été intitulé provisoirement *Royaume des captifs, République des craintifs*, une série de poèmes présentant l'intellect comme un reflet convenable du fini, ouvrant, dans la dernière partie, sur l'avenir, des poèmes qui sont troublants lorsqu'on les relit aujourd'hui, car ils prédisent un monde dans lequel la rage suicidaire et le climat se conjugueraient pour amener la fin du monde. On s'étonne de voir que toute la réputation de New repose sur deux minces volumes de poésie. Mais quels recueils ! On n'en reverra jamais de pareils. Je crois que c'est ce qui explique son incapacité à poursuivre après le second volume. Il avait écrit comme si chaque poème était le dernier. Je crois qu'il y a mis tout son talent et qu'il a dû changer de voie pour privilégier son autre talent qui, quoique moindre, lui aura permis de combiner gloire et fortune.

Un jour, il m'a dit que penser à l'avenir lui faisait envier les oiseaux car ils n'avaient pas ce genre d'angoisses. J'ai répondu : Ha, comment pouvons-nous en être sûrs, New ? Vous, répondit-il, vous avez une maison où rentrer. Mais moi, où irai-je ? Par la suite, sa vie anglaise s'est effilochée, ses mariages se sont désintégrés et il a perdu son père. Fin de sa poésie. Finalement, il est rentré en Inde. Le retour n'était pas inévitable, loin de là. C'est lui qui l'a rendu tel.

Livre II

Aventures en supposé parti pris

SAINT NICOLAS

ou en hollandais populaire *Sinte Klaas* ;
anglicisé par les colons en *Santa Claus* ;

naquit non pas au pôle Nord mais en Lycie ;
patron des vierges et des jeunes mariées,

des voyageurs, marins, Russes & rejetons ;
était blanchi dans les représentations ;

biographie égarée, retrouvé en père
Noël, rênes aux poings, tenant bien les rennes.

Extrait du *Registre des saints martyrs cacao* :
Poèmes (n.p.)

C'était le deuxième Noël du nouveau siècle, saison hébétée et sans joie de la vie new-yorkaise. Partout les vitrines étaient illuminées, mais les éclairages étaient criards et déplacés. Le soir, un rare père Noël égaré se dirigeait vers le parc, clochette muette. Du résidu de circulation sur la 5^e Avenue parvenait un soufflement scandé. Sur les hautes branches des arbres fleurissaient des sacs en plastique. Plus haut encore, le ciel étriqué était posé là comme une chape de plomb, ciel de cendres, de poussières de gratte-ciel et d'un saupoudrage de Dieu sait quels rebuts humains. Dans le vieil appartement, les bruits du vieux corps de béton s'intensifiaient. Le sifflement incertain des canalisations d'eau chaude, le craquement osseux des planchers, quantité de grattages et coups mystérieux. Et rafale sur rafale contre la fenêtre d'où Goody Lol observait les teintes hivernales passer en s'assombrissant du violet à l'ardoise puis au noir.

Bien rangés dans l'atelier : les vingt-trois tableaux qu'elle y avait disposés le matin même. La seule obligation de Newton ce jour-là avait consisté à arrêter définitivement son choix pour son exposition dans une galerie de Chelsea, la première depuis des années. Il ne savait pas exactement combien car il avait perdu le compte des décennies (des épouses, une guerre, trois mégapoles, un continent et un sous-continent). Il avait aussi perdu la notion des tâches simples. Ce qui était irritant à l'extrême jusqu'à ce qu'on se rappelle qu'il n'y pouvait rien. Car il avait perdu jusqu'à la notion de lui-même.

Au moment où l'horloge sonnait la demie, elle entendit retentir les trilles par trop sonores du téléphone à cadran, au combiné volumineux. Un instant plus tard, ce fut la voix de Newton :

– Goody, le téléphone ! Le téléphone, Goody.

New criait son nom si souvent qu'elle ne réagissait plus. En public, il parlait toujours d'une voix calme et posée. Quémandeurs, civils et mécènes devaient se pencher pour l'entendre. L'habitude qu'il avait de parler doucement avait même suscité des commentaires. Un

journaliste s'était demandé s'il s'agissait d'« une tactique pour attirer l'attention ».

Goody savait pourquoi il l'avait appelée. Cela lui donnait l'impression d'avoir une prise sur un appartement par ailleurs ingérable. Et encombré d'un incroyable bric-à-brac. Même la grande chambre avait été embrigadée, ses murs tapissés de piles instables de livres qui n'avaient pas été ouverts depuis dix ans. La salle de bains des invités avait été transformée en une chambre noire festonnée de rideaux occultants brillants et de cordes à linge ponctuées d'épingles. La baignoire était piégée de bains non destinés à la baignade et entourée de plateaux de fixatifs ou de curatifs malodorants. *Quel fourbi !* Les couloirs étaient saturés de disques et de toiles sur une épaisseur de vingt contre un mur. Sur la bibliothèque : des cartons de repas à emporter. La cuisine était le bivouac d'une armée d'insurgés, la moindre surface colonisée par des objets sans rapport avec la gastronomie : un globe rotatif, des illustrations arrachées à des manuels d'anatomie, des Ambassador miniatures venues d'Inde, un PC obsolète, une étagère de disquettes, des missives manuscrites fourrées dans des chemises. Faire un café devenait une manœuvre philosophique. Il fallait prendre position. Se demander : Qu'est-ce que le café ? Pourquoi en consomme-t-on ? Jusqu'où puis-je aller pour une simple tasse ?

L'appartement était la matérialisation du chaos.

Au début, quand Goody osait aborder le sujet, Newton exposait sa Théorie du Désordre créateur en insistant plus spécialement sur le besoin d'espace vital pour chacun. Il prétendait que tenter d'imposer l'ordre au chaos était la marque de l'artiste mineur, surtout s'il refusait de reconnaître que le monde et ses manifestations étaient chargés de sens ; le désir de créer de la tendresse ou du bonheur en plein chaos était le projet du grand artiste. Après quoi, il sortait la grosse cavalerie. Freud, Einstein, Rothko, de Kooning, Pollock. Il ne citait Bacon qu'à contrecœur car il avait contre lui un grief et ce depuis fort longtemps. Aucune femme dans sa liste ? Pas une ? Surprise, surprise. Les poids lourds croyaient au produit fini plus qu'au procédé, à la fin plus qu'aux moyens, à la lenteur, pas à l'ordre.

– Isolement, extase et veille, proclamait-il, voilà ce qui compte, pas un bureau bien rangé. Écris ça.

Goody avait donc décidé de louer pour elle-même, au centre-ville, un petit appartement où régnait un ordre parfait. Mais elle passait plusieurs nuits par semaine à Chaos Central. Ce soir-là, dans un bureau converti à côté du salon, où elle s'était adjugé un petit bureau, elle

portait les premiers coups à une photo de son propre visage, soulignant de kajal ses yeux fermés, traçant le contour de ses pommettes et barbouillant ses lèvres. Elle dissimulait, dissimulait encore. Mais si elle travaillait de longues heures à son image, ce n'était pas par vanité, loin de là. C'était, au contraire, de l'abnégation. Elle le faisait au nom et pour la gloire du maître.

– Goody, le téléphone, bon Dieu ! cria-t-il encore.

Juste à ce moment-là, la sonnerie s'arrêta et elle l'entendit répondre doucement, dans un registre beaucoup plus bas :

– Oui ?

Ce devait être Amrik, qui espérait le persuader d'accepter d'exposer en Inde, où, pour une fois, il gagnerait beaucoup d'argent. Elle posa son stylo et toucha ses chaussures, des escarpins noirs à talons modérés. Elle glissa l'index à l'intérieur de la chaussure droite : elle était trop étroite. Elle avait besoin d'une paire neuve, de bottes pour l'hiver et d'un appareil photo numérique. Elle avait besoin de plus d'argent. Pour un homme qui avait beaucoup gagné tout au long de sa vie, New tirait le diable par la queue. Il n'avait jamais assez d'argent pour ne pas avoir à s'en soucier.

Encore au téléphone, il répéta :

– Oui ?

Elle allait devoir abandonner son appartement de Union Square et revenir habiter en permanence à Chaos Central, car les frais pour les deux adresses étaient trop élevés. Les loyers, l'électricité, l'entretien, sans parler des assurances de Newton. Elle-même n'avait pas d'assurance-maladie parce qu'elle travaillait à son compte. Elle n'y avait pas droit dans la mesure où elle n'avait pas de revenus réguliers. Était-ce ça, la vie d'artiste ? Si c'était le cas, elle ferait mieux de travailler dans une banque ou chez une manucure. Il eût été vain d'annoncer à New qu'elle avait besoin de gagner son propre pécule et de travailler sur sa propre exposition. Il lui aurait répondu de ne pas mettre en danger un bon équilibre et de considérer leur arrangement comme un apprentissage ou une master class.

– Oui, dit Newton pour la troisième et dernière fois.

Plus tard, il se rendirent à la galerie, où elle accrocha les nouveaux tableaux, qu'elle avait mis en tout et pour tout dix minutes à sélectionner ; Clare, l'assistante de la galeriste, fulminait d'avoir dû rester après ses horaires, mais Goody n'en prit pas moins le temps de s'assurer qu'elle utilise des gants en latex pour ne pas rayer l'acier brossé des cadres ; ils soupèrent tard dans un bistro francophile

depuis peu à la mode à Chelsea, où Goody commanda une soupe à l'oignon, des huîtres et du vin blanc, et New, de son côté, un croque-madame auquel il toucha à peine, buvant, par contre, une cafetière entière de café noir à lui tout seul. Ils prirent un taxi pour rentrer. Goody avait bien lancé l'idée que, puisque c'était une belle soirée, froide et étoilée, ils pourraient rentrer à pied, au moment où ils sortaient du restaurant, ils avaient été assaillis à l'angle de la rue par le raffut des freins pneumatiques d'un bus : New avait hurlé, s'était protégé la tête de ses mains, et ç'en avait été fini de la promenade. De retour à l'appartement, Goody prit une douche et s'enveloppa dans un peignoir pour aller s'installer à son bureau, où elle posa une loupe sur le visage de la femme en sari attachée avec des cordes, allongée sur le ventre, sur un trottoir : le visage était le sien. Elle ferma les yeux et se représenta une fille qu'elle avait connue à l'université Goldsmiths, une exaspérante nana anglaise du nom de Megan, étudiante en musique et fem en plein conflit de genre : ce type de nanas attisait les fantasmes sexuels de Goody, alors que ses fantasmes de nidification l'entraînaient systématiquement du côté des hommes ; Goody se la représentait en morceaux ou plus particulièrement comme un morceau : portant l'un des slips kangourou qui avaient sa faveur. Elle s'imagina étirant le slip sur le côté, sans le lui ôter complètement, car elle voulait que l'acte soit inconfortable et intense, puis elle s'enfonça dans le fauteuil et y mit les deux mains – et qu'importe si Newton la voyait.

Tirant les rideaux pour la nuit, elle se rappela que la première fois qu'elle était venue à l'appartement, c'était à la même période de l'année, et avec cette même vue hivernale par la fenêtre. Mais pas si blanche. La blancheur était nouvelle en ce monde.

Elle avait quitté le lumineux soleil hivernal de Delhi pour les rebuts glacés de Manhattan. Elle avait découvert New York tard le soir à travers la vitre du taxi qu'ils avaient pris à l'aéroport. De nombreux quartiers paraissaient aussi pauvres et miteux que dans les villes indiennes. Le chauffeur de taxi jouait de la musique légère sur un magnétophone, choisissant des cassettes rangées dans une boîte sur le siège du passager. Il suivait la musique toute en rebonds et élancements, chantonnant doucement le mot *safiatou* – ou *safi a tout* ? – répété sur deux tons différents pour exprimer l'alternance désir/assouvissement.

New avait ouvert la porte de l'appartement à l'aide d'une clé pendue autour de son cou. Il avait fait un petit laïus. Ils dormiraient ensemble et travailleraient chacun de leur côté. Il lui apprendrait à préparer une

exposition, à utiliser la presse à son avantage, à encadrer un tableau et ainsi de suite. Hormis quoi, elle était libre d'agir à sa guise. Sa vie privée la regardait.

– Tu es trop jeune pour être fidèle, avait-il déclaré. Je suis trop vieux pour être monotone... pardon, je veux dire : monogame.

Elle n'avait pas encore posé ses sacs qu'il parlait de monogamie et de son contraire ! L'espace d'un éclair, elle avait envisagé de trouver un taxi, de retourner à l'aéroport et d'acheter un billet pour rentrer en Inde, mais une petite voix l'avait retenue. Il avait déclaré être accro à la solitude. Il en avait une grande envie et la répudiait en égale mesure. Il avait grandi en compagnie d'une mère folle et ça l'avait marqué à vie. Il avait commencé à penser à la mort dès l'adolescence et, désormais, parvenu au terme de l'âge mûr, voire au début de la vieillesse, il y pensait d'une autre façon, comme à une rêverie ou à une gâterie à venir, et de plus en plus. Pourquoi lui racontait-il tout ça ? Il ne cherchait pas à s'attirer sa sympathie ou à une fois de plus faire une déclaration théâtrale, même si c'était un peu le cas, bien sûr – il lui racontait tout ça parce qu'elle avait le droit de savoir qu'il s'était posé les questions primordiales. Qu'est-ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue ? Que fait-on quand le meilleur est derrière soi et qu'on sait que la suite ne pourra que décevoir ?

– Regarde-moi, avait-elle répliqué. Je suis la suite. Es-tu déçu ?

Elle l'entendit bouger quelque chose dans la chambre et elle en fut chamboulée. S'il bougeait des affaires, c'est qu'il allait veiller toute la nuit. Et que, le lendemain matin, il serait donc tendu et imprévisible.

Il se trouvait près du placard dans la chambre d'amis. Deux valises à ses pieds. Dans l'une, il avait fourré une paire de souliers, une pile de T-shirts noirs et l'une des vieilles Olivetti sur lesquelles il aimait écrire. L'autre valise était vide, à l'exception d'une cartouche de Pall Mall.

– New ? Il est tard, que fais-tu ?

Il se retourna, regard démoniaque, hanté ou à deux doigts de la panique.

– Je fais mes valises, Goody, je fais mes valises, si ça ne te dérange pas. Je ne vais pas laisser traîner les choses jusqu'à la dernière minute, si tu vois ce que je veux dire. Je m'y prends bien en amont.

– En amont de quoi ?

– Je te l'ai dit : ma rétrospective, la fête pour le vernissage, mon ultime et final gueuleton. En Inde.

– Mais... c'est prévu pour dans des années lumière...

MÉLANINE

Pendant un moment, on aurait cru qu'il ne l'avait pas entendue. Puis, dodelinant de la tête, il dit : « L'année prochaine, c'est déjà le mois prochain. »

Elle le prit par la main et l'entraîna dans la chambre. La nuit était froide. Elle entendit les gémissements aigus de la bise.